

## La revue catholique des idées et des faits

Le sacrifice eucharistique dans la tradition africaine  
 Une saison de fraîcheur  
 La littérature française au XVIII<sup>e</sup> siècle  
 A Fez avec les Tharaud  
 Le sauvetage du monastère du Mont-César à Louvain  
 Eugenio d'Ors ou le culte de l'intelligence  
 Les vingt-deux martyrs de l'Ouganda

G. Philips  
 Jean Maxence  
 Comte Gonzague de Reynold  
 Jean Valschaerts  
 Dom Norbert Nieuwland, O. S. B.  
 Marcel Schmitz  
 Robert Vallery-Radot

Les idées et les faits : France. — Allemagne.

### La Semaine

♦ Une heure extrêmement grave a sonné pour l'Europe : le dernier soldat français a quitté la Rhénanie. « La fin d'un triste chapitre », oui, mais dans un sens bien différent de celui que le Peuple donne à ces mots, car nous voilà très exactement revenus à la situation de 1914. Pas plus qu'alors la sécurité — et notre sécurité à nous, Belges, en premier lieu — n'est assurée. Tout comme alors on parle de guerre, d'armements, de fortifications. Certes, il y a quelques « chiffons de papier » nouveaux, et de périodiques palabres sur les bords du lac Lemán, mais, en fait, le danger allemand, moins immédiat peut-être — et encore!... — est toujours là, menaçant. Et il paraît qu'il y eut la grande guerre terminée par une grande victoire... L'agresseur fut vaincu mais ne fut pas mis hors d'état de nuire. On gagna la guerre mais on perdit la paix, et de cette défaite lamentable, l'occupation rhénane restera le plus triste chapitre. Que sera le chapitre suivant?...

Evidemment, les responsables des erreurs commises vous diront qu'il n'y avait pas moyen d'obtenir davantage et de faire mieux. Il est entendu que tous les hommes d'Etat alliés ont toujours, depuis douze ans, tiré le meilleur parti possible de ce qui s'offrait à eux. Mais ils n'ont pu résoudre l'angoissant problème de la sécurité. Que nous en soyons là en juillet 1930, les juge et les condamne. Ignorance, légèreté, sectarisme, aveuglement, incapacité, impuissance : l'histoire dosera et décidera. Entretemps, c'est nous et les nôtres, notre génération et celle qui monte, qui risquons de payer de nos biens et de nos vies les lourdes fautes accumulées.

On a laissé les Allemagnes unies sous l'hégémonie de la Prusse, lors que la paix européenne exigeait le démembrement de l'unité allemande. On a fait peser le poids de l'occupation sur les pays et sur les populations qu'il fallait précisément épargner pour se les concilier. Un Etat rhénan était parfaitement possible et eût écarté pour longtemps, sinon pour toujours, le danger prussien.

Le génie militaire français brisa la force allemande, mais l'idéologie protestante (Etats-Unis et Angleterre) et les nuées démocratiques (France!) ménagèrent et rétablirent la puissance du Reich. Et les bandons successifs de ces douze années d'après-guerre — Genève et Locarno — devaient nécessairement conduire à la fin d'une occupation devenue inutile et nuisible à la politique tenue pour bonne. On verra bien.

Mais qui donc oserait affirmer qu'il tient pour sérieuse, et donnée de bonne foi et sans arrière-pensée, la signature allemande apposée au bas du plan Young? L'Allemagne ne paiera ni beaucoup, ni longtemps. Et si les jeunes générations continuent à être élevées dans l'idée de revanche, et d'une revanche facile ou l'impéritie italée, le désordre politique et social grandissant de la France de la Victoire — la France de la Victoire!... — il ne se passera pas

de longues années avant la prochaine guerre, cette prochaine guerre que celle de 14-18 allait rendre impossible et dont tout le monde parle au moment même où le dernier bataillon français franchit le Rhin.

Mais, écrit le Peuple, « est-ce l'Allemagne, même libérée de toute occupation militaire, qui empêche la France et la Belgique de dormir? Quelques années ont suffi pour transformer complètement la situation. Aujourd'hui, c'est l'Italie fasciste qui menace la paix et la tranquillité des pays démocratiques et paisibles ».

Comme les événements s'éclaircissent différemment suivant la lumière idéologique que l'on projette sur eux! Si, comme nous le croyons, le Peuple se trompe aussi radicalement sur l'Italie fasciste que... ceux qui président aux destinées de la France républicaine, et qui, par haine d'un régime « réactionnaire » ont laissé s'envenimer les relations franco-italiennes, les concessions à une Allemagne proclamée républicaine et démocratique (!) et l'opposition à l'Italie fasciste, loin d'assurer la paix auront hâté la guerre. Certes, trop d'hommes vivants ont encore présentes à l'esprit et inscrites dans leur chair, les horreurs de l'épouvantable fléau pour que les militaristes et les revancheards puissent songer à la déclancher demain, mais chaque jour atténue et estompe ces horribles souvenirs, chaque jour la jeunesse nouvelle grandit, et une France insouciant et dérivant sans boussole appellera la guerre comme le gouffre appelle le torrent.

La paix européenne, c'est avant tout un redressement français que souhaitent ardemment tous ceux qui aiment l'incomparable richesse spirituelle et la douceur unique du beau pays de France.

♦ Evidemment, de dire et de répéter à l'Autorité que les fêtes du Centenaire constituent une occasion unique d'unir les Belges, devant nous valoir, de la part de ces esprits mesquins et négatifs qui ne voient jamais que le petit côté des choses, des quolibets faciles et des réflexions qui voudraient être ironiques.

Que le Gouvernement gouverne, même, et surtout, en ces mois de « fêtes nationales », écrivions-nous il y a quinze jours. Lui dire ce qu'il devrait faire? Non, n'énermons pas son action et contentons-nous de lui signaler, aujourd'hui, une occasion prochaine dont il est difficile d'exagérer l'importance. On ne peut ignorer, en haut lieu, ce qu'est devenue, en fait, pour toute la Flandre, pour l'immense majorité des Flamands, la commémoration de la bataille des Eperons d'or. A-t-on songé à ce que le 11 juillet de l'année du Centenaire pourrait être? L'opinion flamande est, en un certain sens, à reconquérir. Une très grande chose pourrait être réalisée dans huit jours, une chose historique...

Au risque de susciter de nouvelles railleries, redisons sans nous lasser, qu'il serait si facile de créer en Flandre une atmosphère mortelle aux folies extrémistes.



# Le sacrifice eucharistique dans la tradition africaine<sup>(1)</sup>

L'Afrique n'est pas pour nous, chrétiens, une terre inconnue. Elle a donné le jour à plusieurs grands docteurs de l'Eglise latine. Une des plus belles figures de l'épiscopat catholique, vrai modèle des pasteurs, n'est-ce pas saint Cyprien? Et saint Augustin n'a-t-il pas façonné notre âme à son école de haute doctrine et de piété fervente? Le 28 août prochain, il y aura quinze siècles qu'il entra dans la lumière de Dieu pour contempler face à face celui dont il avait si profondément pénétré les mystères dès ici-bas... Carthage, a-t-on pu dire, est « une des plus grandes capitales de la pensée religieuse occidentale ».

En ce pays où triomphe le soleil, la vie de l'esprit est intense, la vie du cœur ardente, le geste est beau et héroïque. Quelle émotion se dégage des litanies de tous les saints d'Afrique, composées par le cardinal Lavignerie! Quel souvenir poignant et radieux à la fois que la passion des saintes Perpétue et Félicité! Quel cortège triomphal, ce défilé d'obscurs esclaves et d'humbles ouvriers, nourris à la table eucharistique et immolés pour le Christ! Les plus belles pages de notre martyrologe furent écrites à Rome et ici.

Entre l'Afrique et l'Occident chrétien : les relations étaient fréquentes et affectueuses. Après des siècles d'interruption, une glorieuse tradition se renoue aujourd'hui. Voici la *cathedra Petri* et les églises transmarines représentées de nouveau près du siège primatial d'Afrique. Quel beau spectacle de catholicité, ces pèlerins venus de toutes les régions pour célébrer dans le culte eucharistique le mystère de leur union, et pour écouter la grande voix des docteurs africains leur exposer les merveilles de notre sacrifice unique!

Dans la synthèse doctrinale que je tâcherai de vous esquisser, vous entendrez l'écho fidèle de leur langage concret, imagé, vivant. Cette conférence ne sera d'ailleurs qu'un tissu de leurs phrases les plus caractéristiques. Trait par trait, vous pourrez suivre le développement progressif de leur pensée sur la présence réelle et le sacrifice de la Messe, depuis Tertullien jusqu'à saint Augustin.

## Tertullien

Les auteurs africains ont tous un certain air de famille. Saint Cyprien lisait assidûment Tertullien, et demandait les œuvres de son vigoureux devancier avec les mots : *Da Magistrum*. Saint Augustin, il est vrai, ne cite le fameux rhéteur que pour le réfuter, mais il connaît l'influence de ce rusé sophiste : Ses nombreux opuscules, dit-il, sont encore de nos jours d'une lecture fréquente chez les hérétiques. Il admire sa verve mordante et son éloquence emportée. Dans la théologie eucharistique, il lui emprunte nombre d'expressions pittoresques, et même dans les idées on reconnaît parfois la frappe particulière de la pensée de Tertullien.

Cette pensée, est parfaitement réaliste. Sans hésitation, Tertullien appelle les espèces consacrées « le corps et le sang du Christ », et on la dirait écrite d'aujourd'hui, sa célèbre phrase : « Avec une anxiété extrême nous veillons que de notre pain ou de notre calice rien ne se déverse à terre ». Il s'indigne à la pensée que des fabricants d'idoles osent s'approcher de l'autel pour recevoir dans leurs mains souillées le corps du Seigneur! « Ce corps, s'écrie-t-il, les Juifs ne l'ont maltraité qu'une fois; vous, misérables, le harcelez tous les jours! O mains qu'il faudrait couper! »

L'infidèle doit se convertir d'abord, puis il viendra recevoir

(1) Discours prononcé à la première assemblée générale du Congrès eucharistique de Carthage. Les références et les notes paraîtront dans la *Revue ecclésiastique de Liège*, XXII<sup>e</sup> année.

« la nourriture opulente du corps du Seigneur, c'est-à-dire l'Eucharistie ». Par respect encore, les fidèles communieront de grand matin et à jeun; et recevant en main, d'après l'usage africain, le *Sanctum*, don sacré par excellence, ils répondront *Amen!* au prêtre qui le distribue. Ainsi notre chair sera nourrie du corps et du sang du Christ, pour que notre âme, d'après la forte expression de Tertullien, s'engraisse de Dieu-même, et se fortifie au besoin jusqu'au martyre. Voilà l'effet spirituel du signe sacramentel.

N'hésitons pas, dès lors, à entendre les formules du rhéteur enthousiaste mais sincère : banquet de Dieu, repas du Seigneur, dans leur sens naturel et obvié. Le Christ, en effet, a constitué son corps réellement présent dans le pain qu'on y mange, comme il a consacré le vin dans son sang. Mais ce mode de présence est mystérieux : nous y voyons le Seigneur, non pas dans sa forme humaine, mais sous une apparence empruntée, celle de la nourriture eucharistique; et de cette manière Jésus a élevé le pain à la dignité de représentation, de « figure » de son corps. A nous de demander dans le *Pater* ce pain quotidien, qui nous unit indissolublement au corps réel du Christ par une union à la fois physique et mystique.

Le banquet sacrificial n'a-t-il pas cette efficacité particulière de nous associer à la victime immolée, de nous incorporer à elle. Ainsi le sacrifice s'achève dans la communion. « Il ne faut pas, dit notre ascète, sous prétexte de vouloir jeûner, se tenir éloigné de la Messe. Vous désirez garder un jeûne rigoureux? Recevez à l'autel le corps du Seigneur, et emportez-le dans vos demeures pour vous communier le soir; les deux choses seront sauvées : l'œuvre de la pénitence et la participation au sacrifice. »

Il existe donc un sacrifice ecclésiastique, auquel les chrétiens sont tenus d'assister.

Jésus lui-même l'a institué. Poussé par le désir ardent de manger sa pâque, il prit le pain, le distribua à ses disciples, et en fit son corps; dans le vin du calice il consacra son sang. Voilà le sacrifice que le pécheur, purifié de ses fautes, doit offrir dans le temple sacrifié de prière et d'action de grâces, c'est-à-dire eucharistique célébré dans l'Eglise par le prêtre universel du Père, Jésus-Christ. Sacrifice spirituel, infiniment plus précieux que les offrandes terrestres des Juifs, infiniment plus pur que les rites détestables des païens en l'honneur des démons; aux sons des hymnes et de psaumes, nous l'apporterons à l'autel pour qu'il nous obtienne de Dieu tous les bienfaits.

*Sacrificium pura prece*, dit Tertullien, prière d'un cœur innocent. Il n'y voit donc qu'une simple consécration de l'âme à Dieu. Non, certes! il parle aussi d'un élément extérieur et tangible la prière se prononce sur le pain eucharistique : *gratiarum actus super panem*. Par le ministère du prêtre, représentant des fidèles ce rite sacré s'accomplit à l'autel sous lequel reposent les saints martyrs.

Le dimanche toute l'Eglise le célèbre dans la joie et avec solennité; les jours de station, c'est-à-dire de jeûne, en esprit de pénitence, à l'anniversaire des défunts, en souvenir de leur naissance à la vie céleste et en propitiation pour leurs péchés. Parfois nuit s'illumine de ses splendeurs, soit pendant les saintes veilles pascales; soit au moment où gronde la persécution. Mais toujours le sentiment prédominant sera l'action de grâces.

N'est-ce pas là l'essence du sacrifice chrétien? Il présuppose l'immolation du Calvaire, lorsque Jésus, portant lui-même l'instrument de son supplice, se laissa conduire, agneau innocent, à un mort cruelle. Le corps de cette divine victime, l'Eglise l'offre présente à Dieu dans le pain eucharistique. Le vin du cali



porte la ressemblance empourprée de son sang, et rappelle le testament scellé dans ce sang salutaire. Merveille de sagesse providentielle, réalisant l'image de la pâque antique. Lorsque le pêcheur repentant est admis derechef aux saints mystères, on pourrait s'écrier que le Christ à nouveau est immolé pour lui, *rursus illi mactabatur Christus*, afin de préparer à l'enfant prodigue le banquet de la réconciliation.

### Saint Cyprien

Si en lisant Tertullien, saint Augustin se défiait toujours de cet esprit outré et sectaire, il pouvait se fier sans réserve à celui qu'il aimait appeler dans une exquise litanie : le bon pasteur de l'Eglise de Carthage, parfum du Christ, pierre précieuse de Dieu, épée redoutable contre tous les hérétiques, docteur très doux et bienheureux martyr, saint Cyprien.

Chez l'Evêque de Carthage, la croyance à la présence réelle transcrite tout simplement les formules de Tertullien. Le pain et le vin du sacrifice sont identifiés avec le corps et le sang du Seigneur; le *Sanctum Domini* est le terme de prédilection pour le désigner. Mais il y a plus. Dans les troubles de la persécution de Dèce, le culte eucharistique arrive au premier plan des préoccupations. Ce fut à Carthage, à l'endroit même de cette assemblée, où s'élevait jadis le Capitole, « temple de tous les démons », un bien triste spectacle que l'apostasie collective de tant de lâches parmi les chrétiens. Les ordres de l'empereur étaient formels : sacrifier aux idoles ou mourir. Les âmes d'élite et les cœurs généreux marchaient à la mort en chantant. Mais hélas! les *lapsi*, pauvres renégats, se comptaient par centaines. Bientôt au sortir de la tempête, ils se ressaisissent, implorent le pardon à grands cris, assiègent les prêtres et les martyrs pour être admis de nouveau à la Communion. Les impatients ne souffrent pas même les sages retards imposés par la discipline. C'en est trop pour le saint évêque. Pour les stigmatiser, il retrouve les âpres accents de son concitoyen : « Comment, dit-il, revenant de l'autel des démons, ils s'approchent, les mains souillées et sordides du Saint du Seigneur! La bouche encore pleine du poison du banquet idolâtre, ils s'attaquent au corps du Christ!... Les oracles de l'Apôtre, ils les méprisent. Sans expliquer leur faute ou confesser leur crime, sans se purifier, la conscience par le sacrifice et la main du prêtre, sans égard aux menaces d'un Dieu courroucé, ils violentent le corps et le sang du Seigneur, sacrilège plus néfaste que leur apostasie ».

Mais dès que la persécution se fait à nouveau menaçante, on voit les rigueurs de la discipline se relâcher. Le pasteur de ce troupeau dispersé se fait tendre comme une mère. Ces pénitents toujours tremblants, peut-on les lancer au combat sans armes et découverts? Ne faut-il pas les protéger par le corps et le sang du Christ, les munir du secours de la nourriture dominicale? Comment les exhorter à répandre leur sang pour le Christ, si nous leur refusons le sang du Christ quand ils vont combattre? Les cœurs défaillent que ne remonte pas, que n'enflamme pas la communion eucharistique.

Mais la coupe du Seigneur enivre jusqu'au martyre; elle donne la sagesse et la joie spirituelle; bien plus, elle est en tout temps nécessaire au salut. Aussi faut-il craindre et prier que le pêcheur écarté du corps eucharistique, alors que les justes le reçoivent tous les jours, ne soit en conséquence exclu du bonheur éternel. La Communion cependant ne saurait profiter aux insoumis et aux renégats. Des miracles récents et nombreux sont là pour le prouver.

Un jour que j'offrais le sacrifice, raconte saint Cyprien, le diacre à la fin de la Messe présenta le calice aux assistants, mais le vin eucharistique eut l'effet d'un violent poison sur une enfant et sur une femme, qui avaient dans le secret participé au banquet des idoles. Telle qui les mains impures, tenta d'ouvrir le coffret où elle gardait le corps du Christ, en vit sortir des flammes; tel autre pêcheur au retour du banc de communion, ne trouva plus dans ses mains sacrilèges qu'une poignée de cendres.

La sainteté objective cachée sous les espèces consacrées se défend elle-même contre toute profanation. Et néanmoins, on a voulu prétendre que le témoin de ces merveilles ne voyait dans le pain et le vin de l'autel qu'un pur symbole du Christ.

Saint Cyprien, mystique à sa façon, connaît de fait un double symbolisme; d'abord celui du sacrifice : le vin du calice doit représenter le sang répandu sur la croix, afin d'accomplir les oracles de l'Ancien Testament. A cet héritage de Tertullien, il ajoute une idée originale, que saint Augustin recevra de lui avec une reconnaissance émue : le symbolisme des espèces.

« Lorsque dans le calice, l'eau se mêle au vin, c'est le peuple qui se mêle avec le Christ. Si on offre le vin seul, le sang de Jésus est présent sans nous; si l'eau est seule, voici le peuple sans le Christ... De même que des grains multiples, moulus et mêlés ensemble, font un seul pain, ainsi dans le Christ qui est le pain du ciel, il n'y a, sachons-le bien, qu'un seul corps, avec lequel notre pluralité est unie et confondue. »

Si l'image de l'eau est propre à Cyprien, s'il la présente à tort comme essentielle au sacrifice, le symbolisme du pain avait inspiré déjà à l'auteur de la *Didachè* une magnifique prière liturgique, « N'est-ce pas dès lors, écrit le regretté Mgr Batiffol, que le symbolisme s'entend du signe, et que le réalisme s'entend du don surnaturel que le signe porte avec lui? »

Cette pensée ne trouve sa pleine explication que dans la théorie du sacrifice. Inutile d'énumérer tous les passages de l'éminent évêque, où les termes *offerre, altare, sacrificium* sont employés en rapport avec une oblation réelle. Il distingue, en effet, le sacrifice rituel de ses prêtres, de l'hostie spirituelle des martyrs condamnés aux mines; il l'oppose aux offrandes païennes, et le préfère aux ombres et figures de la Loi ancienne. Le rite est celui de Melchisédech, car si le prêtre à l'autel offre le corps et le sang du Christ, c'est sous la figure du pain et du vin mêlé d'eau.

Jusqu'ici la parenté doctrinale avec Tertullien s'accuse étroite, mais infiniment mieux que le polémiste indépendant, l'évêque, conscient de sa noblesse, a marqué le rôle du sacrificateur. Tertullien montaniste avait perdu la vraie notion du sacerdoce hiérarchique; en homme d'autorité, saint Cyprien va la remettre en honneur. C'est à l'évêque de célébrer le sacrifice solennel au milieu de sa communauté recueillie et respectueuse. A lui de régler les visites clandestines des prêtres et des diacres dans les prisons impériales, pour que les confesseurs ne souffrent pas de la privation des saints mystères. Sans son autorisation préalable, personne ne peut offrir pour les renégats la victime d'expiation, ni célébrer en leur nom, ni accepter leurs offrandes de farine ou de vin. Leur donner la Communion serait profaner le corps sacré du Seigneur et porter une grave atteinte à l'honneur de l'évêque.

Saint Cyprien va même plus loin : pour lui, le prêtre apostat ou hérétique perd son pouvoir sacerdotal. Ses paroles sacrilèges n'arrivent plus à sanctifier, c'est-à-dire à consacrer les espèces; son action liturgique n'est plus qu'une fiction, son sacrifice, un vain simulacre, une tentative inutile incapable de parfaire l'Eucharistie. Lui-même est un ennemi de l'autel qui déshonore par un semblant d'oblation la véritable hostie divine.

Cet écart manifeste est engendré par la haute conception que saint Cyprien s'était formée de la dignité du ministre. Dans la question du baptême des hérétiques, semblable idée lui a fait mésestimer l'élément objectif du signe sacramentel. Tache unique sur la mémoire de ce grand homme, que saint Augustin aurait tant voulu effacer.

Certes, les ministres du sacrifice doivent être sans tare et sans tache, et le peuple qui choisit un indigne pour l'ordination, coopère à ses péchés. Défense sévère aux fidèles d'engager les clercs dans les affaires du siècle, puisqu'ils sont au service exclusif de l'autel.

Là, pour célébrer le sacrifice institué par le Christ, Pontife suprême, le prêtre remplit le rôle du Christ, et observe avec une exactitude scrupuleuse le rite déterminé par le Christ. Nous voici au cœur de la doctrine sacrificielle du primat d'Afrique, telle qu'il l'expose dans sa célèbre lettre contre les Aquariens.

« Certains, en effet, soit ignorance, soit simplicité d'âme, n'observaient pas dans la consécration du calice ce que Jésus-Christ, Notre-Seigneur et notre Dieu, auteur et docteur de ce sacrifice, a observé et enseigné. » Dans la coupe du Seigneur, ils n'offraient que de l'eau, au lieu de présenter avec un mélange de vin et d'eau le calice qui est offert en sa mémoire, répétant exactement ce que le Seigneur avait fait le premier.

C'est ce mélange qui doit être « sanctifié » par la prière du prêtre. Avant de la prononcer, il récite la préface et prépare l'âme de ses frères en disant : *Sursum corda!* Puis il invoque l'Esprit sanctificateur, consacre l'Eucharistie, et offre le sacrifice à Dieu en récitant à haute voix le canon d'après les règles de la sainte Eglise.

Comment cette prière opère-t-elle la présence corporelle du Maître? Mystère! Administrateur hors ligne, pasteur incomparable, saint Cyprien n'a pas le temps de s'adonner à la spéculation théologique. La notion difficile de la transsubstantiation, il ne l'a pas examinée. Ses enseignements épars sur la nature du sacrifice n'en sont que plus précieux : l'oblation, dit-il, se fait par une prière,



elle doit commémorer et représenter la Passion, elle est célébrée au nom de l'Église.

Partout où il est question de la Messe, l'oblation de l'autel et la prière publique, indissolublement unies, sont présentées comme un élément essentiel. Tertullien parlait de même des oraisons du sacrifice, Victorin l'Africain de la prière de l'oblation, Lactance du sacrifice de reconnaissance, de louange et de bénédiction, Optat des prières de l'autel, qui montent jusqu'à Dieu.

Action de grâces pour l'immolation rédemptrice du Calvaire, l'Eucharistie est célébration présente autant que souvenir de la Passion. Mémoire d'abord, et combien éloquent! Comme la grappe est foulée et broyée, ainsi le Christ fut pressé, tout rouge de son sang généreux comme le vin de la coupe. Célébration actuelle d'un sacrifice relatif : l'hostie annoncée par les saintes Écritures, immolée autrefois, la voici! La Messe est le sacrement, le signe mystérieux de la passion du Seigneur et de notre rédemption. Si l'image n'est pas fidèle, ou si la correspondance est inexacte, point de célébration légitime, point de sacrifice ecclésiastique. « Toutes les fois que nous offrons le calice en mémoire du Seigneur et de sa passion, il nous faut faire ce qu'il est constant que le Seigneur a fait. »

Vous le voyez, à l'image du Calvaire, le souvenir de la dernière Cène est partout sous-jacent, avec cette nuance remarquable qu'à l'aube de Pâques, le corps de Jésus est entré dans la gloire de la Résurrection, et voilà pourquoi nous célébrons notre sacrifice le matin.

Le culte de ces mystères appartient en propre à l'Église catholique, qui est la seule maison de Dieu, et veille avec un soin jaloux sur ses trésors. L'agneau pascal qui figurait le Christ, devait être mangé dans une seule demeure, et personne ne pouvait porter sa chair au dehors. Ainsi la Messe est l'acte le plus solennel en même temps que le bien le plus précieux du peuple racheté par le Christ, et uni avec lui par le lien ferme et indissoluble de la charité. Un seul autel, un sacerdoce unique, une seule Église, qui dispose tous les jours de ces rites salutaires pour soulager des enfants endormis dans le Seigneur, ou pour fêter l'anniversaire glorieux de ses martyrs, ou encore pour implorer les grâces divines sur chacun de ses bienfaiteurs.

Ainsi la sollicitude pastorale de l'évêque de Carthage a magnifiquement saisi l'importance du sacrifice eucharistique pour la sanctification des âmes.

Il a noté avec complaisance que, normalement, l'offrande du calice s'achève par l'effusion du sang sacerdotal : aussi Dieu a-t-il ceint ce noble front de la couronne du martyr.

#### Archéologie et Liturgie

Avez-vous remarqué cette insistance à nous parler du calice du Seigneur? En Afrique même les pierres nous en parlent : les ruines de la cité épiscopale ont rendu au jour un monument en tous points remarquable de la vénération du précieux Sang; découverte dont l'honneur revient à cet infatigable chercheur, le P. Delattre. Il s'agit d'un pavement décoratif recouvrant le sol d'une ancienne basilique, probablement celle de l'*Ager Sexti*, érigée à l'endroit où saint Cyprien se livra au bourreau. Cette mosaïque est riche en symboles chrétiens, la croix, la colombe, le paon, d'autres encore; mais parmi tant de motifs il en est un qui nous intéresse davantage, surtout qu'il est extrêmement rare dans l'archéologie chrétienne. « C'est un calice sans anse, rempli de sang, couronnant le sommet d'un monticule d'où jaillissent les quatre fleuves du paradis, et où viennent boire le cerf et la biche qui symbolisent les fidèles, affrontés de part et d'autre du calice central à l'ombre des palmiers. » Ils sont agenouillés en acte d'adoration devant la coupe mystique. « N'est-ce pas particulièrement touchant, dit le P. Delattre, de rencontrer à Carthage un symbole du précieux Sang, et des grâces que les fidèles peuvent y puiser, huit fois répété sur l'endroit de la banlieue de Carthage, que nous croyons avoir été arrosé du sang du glorieux évêque-martyr saint Cyprien? »

Nous savons que les chrétiens d'Afrique communiaient sous les deux espèces. Le diacre présentait le calice, et tout en participant joyeusement au chant liturgique, les fidèles recevaient en main le pain consacré, l'inscription de la basilique de l'évêque Alexandre, à Tipasa en Maurétanie, fait allusion à cet usage :

« UNDIQ(ue) VISENDI STUDIO CHRISTIANA AETAS CIRCUMFUSA VENIT... OMNIS SACRA CANENS SACRAMENTO MANUS PORRIGERE GAUDENS. »

Ce pain eucharistique, ils pouvaient l'emporter à la maison et le déposer dans une petite boîte précieuse au milieu d'une espèce d'oratoire domestique. Le musée de Livourne conserve une pyxide en ivoire, provenant de Carthage et représentant la multiplication des pains; elle est du IV<sup>e</sup> siècle et devait avoir la même destination. Le symbolisme eucharistique a inspiré nombre d'humbles artisans, décorateurs de lampes en terre cuite ou ciseleurs de vases d'argent. Telle lampe du musée Lavigerie montre un vase accompagné d'un poisson, telle autre un cerf se désaltérant à la coupe. Les églises africaines étaient riches en calices : l'inventaire de l'église de Cirta en mentionne deux en or et six en argent.

Malheureusement, un grand nombre de ces objets périrent dans les troubles de la crise donatiste. Saint Optat de Milève en est profondément attristé. Les persécuteurs, dit-il, n'ont pas reculé devant le crime révoltant de briser les calices porteurs du sang du Christ! Ils ont fondu le métal que leur cupidité sacrilège a vendu, peut-être pour en faire des brûle-parfums dans les temples des idoles!

Les donatistes n'ont pas davantage respecté les autels. La plupart du temps, l'autel des basiliques africaines était en bois; il renfermait des reliques, et se couvrait de linges. Souvent un ciborium sur colonnes l'abritait, non pas au fond de l'église, mais parfois à plusieurs mètres en avant de l'abside, de sorte que la foule pouvait l'approcher de toutes parts et toucher de la main le reliquaire à travers les baies de la *fenestella confessionis*. Un des autels les plus glorieux de Carthage se dressait au-dessus du tombeau des saintes Perpétue et Félicité. De tout temps, les reliques des deux saintes et de leurs compagnons furent l'objet d'une vénération spéciale, et plusieurs fois saint Augustin prêcha devant la foule assemblée dans cette église importante, la *Basilica Maiorum*.

Y aurait-il dans tout le martyrologe une page plus émouvante que la passion de ces deux jeunes femmes, exposées aux bêtes et égorgées dans l'ampitheatre de Carthage, le 7 mars de l'année 203? Au fond de leur cachot ténébreux des révélations surnaturelles leur assuraient un réconfort et une joie surhumaine. Les souvenirs liturgiques abondent dans ces visions : un pasteur vénérable présente à Perpétue une nourriture qu'elle reçoit les mains jointes tandis que les assistants répondent *Amen!* Puis elle est invitée par des anges chantant le Trisagion à venir saluer le Seigneur dans un lieu lumineux; les martyrs sont revêtus de blanc, se donnent le baiser de paix et répondent *Deo gratias!* Entre ces traits divers et les cérémonies de la Messe antique un rapprochement s'impose.

Hélas! autel et tombeau furent bientôt détruits. S'ils purent échapper aux fureurs des donatistes et des Vandales, l'invasion musulmane finit par en effacer jusqu'aux derniers vestiges. Il faut lire dans saint Optat la grande pitié des autels d'Afrique. Rien n'y est comparable, comme dévastation systématique et impie des lieux saints, si ce n'est, peut-être, la guerre faite aux églises et aux sanctuaires dans la sainte Russie du XX<sup>e</sup> siècle.

Rien n'était saint aux yeux des schismatiques donatistes. L'âme paisible de saint Optat vibre d'indignation en décrivant leurs crimes. « Vous avez, dit-il, jeté l'Eucharistie aux chiens, pris de rage en attaquant ce corps sacré, se sont retournés contre vous! » « Vous avez brisé les autels de Dieu, sur lesquels vous mêmes vous sacrifiiez autrefois, où nous déposions les offrandes du peuple et les membres du Christ, où nous invoquions le Dieu tout-puissant, et sur lesquels à nos demandes, descendait le Saint-Esprit; ces autels d'où les fidèles, nombreux, recevaient le gage de salut éternel, le soutien de leur foi, et l'espoir de la résurrection, autels qui ne demandaient que des hosties pacifiques!... Qu'est-ce que l'autel, en effet, si ce n'est le trône du corps et du sang du Christ?... C'est cela que votre fureur a renversé, raclé, brisé. Que vous avait fait le Christ, dont le corps et le sang habitaient là à des instants déterminés? Voilà comment vous imitez les Juifs qui ont porté la main sur le Christ en croix; vous, vous l'avez frappé sur ses autels! »

Page digne des meilleures de Tertullien!

Toute l'âme africaine est là, avec son langage et son stylo vivants, concrets, emportés, avec ses convictions toujours ardentes presque sauvages, avec cette violence naturelle, indomptable ce n'est par le Christ, et cet esprit indépendant, parfois fantasque que seules l'Église et sa tradition séculaire ont su discipliner.

G. PHILIPS,

Professeur au Grand Séminaire de Liège

La deuxième partie de cette étude paraîtra dans notre prochain numéro.



## Une saison de fraîcheur

Il est des œuvres qui laissent après elles une ardente senteur d'été. Les vagues de blé qui ondulent dans les plaines de Beauce, la fixité du soleil de juin sur les sables, l'ombre des pineraies qui rafraîchit et qui accable : on sent tout cela à la lecture d'un Bernanos. Cette lenteur des chars qui reviennent au crépuscule, plus chargés encore de lourde chaleur que de gerbes, on la retrouve dans certaines pages de Léon Daudet. Il en est d'autres, presque mistraliennes, où l'on éprouve le scintillement des cailloux sur une route droite ou cette blancheur d'Avignon découvert d'un rapide en marche. Mauriac évoque les parfums d'automne; les feuilles mouillées, les toits moussus, l'haleine des forêts tremblantes, toutes les promesses de cette mort périodique et malheureuse d'où jaillira la vie de demain. Jouhandeau rappelle l'hiver. Les froids de neige sur la bouche, l'odeur des vents, les mystères chauds des chambres fumées où ne brille plus le feu de jadis et qui protègent sans réjouir. Ce qui est plus rare, c'est un écrivain qui vous offre un printemps durable. Je ne sais quoi de trop subtil et de trop intact semble interdire la saison des mutations et des latences aux créateurs d'atmosphères vivantes. Le chant est ici trop fuyant pour en reproduire les nuances. Peu d'hommes en écoutent les promesses et savent en rendre la variété et la fraîcheur. Aussi est-ce un bienfait précieux que de découvrir, dans le fatras des publications qui emmagasinent la poussière, un livre pur, où elle ne trouve nul repli secret où s'insinuer — un livre pourtant aussi chantant que l'eau des fontaines à l'époque de la fonte des neiges, dans les villages de montagne.

Une fois de plus, Henri Pourrat vient de nous faire ce présent unique ; c'est le *Pavillon des Amourettes* (1) — et il faut lire ces pages de printemps.

Déjà vous connaissiez Gaspard, Gaspard des Montagnes! Il n'a pas de métier bien fixe, il est partout où il y a une tâche difficile, du bien à faire. A propos de lui, on parlerait presque du « Bon Géant » des contes de fées, s'il n'était un homme comme nous. Il aime, il marche, il rit et boit, tout comme un paysan de France. Il est pourtant de la race unique de ceux qui devinent et pressentent et dont le silence même voit juste.

Aujourd'hui il est à Ambert. A la *Belle Bergère* il a réuni une troupe de joyeux lurons, toujours prêts à faire une farce ou à rendre un utile service, sans se nommer. Anne-Marie, la fille du père Grange, propriétaire des Escures, a longtemps dirigé toute seule la métairie et les journaliers. Son mari, Robert, l'a quittée, emmenant son petit garçon (2). Sa sœur Pauline est avec elle. Elles attendent toutes deux leur père, parti « aux Iles » pour recueillir l'héritage de son frère Jérôme. Henri Pourrat ouvre son livre par son retour.

Il n'apporte pas de bonnes nouvelles. Jérôme dont on espérait un gros héritage, laisse autant de dettes que d'avoir. Non pas qu'il ait fait de mauvaises affaires, mais il a signé des reconnaissances de complaisance « à un certain sieur de Coursangettes, installé à la Guadeloupe pour faire l'escompte et la banque ». Celui-ci a bien délivré une contre-lettre où il avoue la nature de ces billets, mais nul ne sait qui détient cette contre-lettre, et le père Grange revient penaud sans avoir pu suivre sa trace ou même relever des indices.

Il apprend le départ de Robert, la solitude des deux sœurs, l'enlèvement du petit Henri. C'est beaucoup de peine pour un seul jour!

Grange est un homme courageux. Il ne veut pas se laisser abattre, ni vendre à d'autres « Les Escures. » Il fera front. Il travaillera à une fortune qui compensera la perte de cet héritage.

Il faut avant tout ne pas laisser voir son tourment, mener grand train, obtenir crédit et honnêtement redresser sa vie.

L'avoué d'Ambert, M<sup>e</sup> César, est de ceux qu'il faut ménager. Le père Grange s'en fait un ami. Comme une affaire de papeterie qu'il a montée traverse une crise, il lui emprunte de l'argent. M<sup>e</sup> César s'empresse de le lui fournir. Un moment, les affaires reprennent, mais Anne-Marie demeure toute triste, songeant à son petit garçon. Elle a fait promettre à Gaspard qu'il le retrouverait avant la Saint-Jean. Gaspard donc se met en campagne, mais ses démarches trouvent toujours en César un obstacle. L'avoué déteste Gaspard. Son ami Valentin, en effet, aime Pauline, la fille de Grange, et César voudrait l'épouser.

Comme les papeteries doivent chômer et que Grange ne peut régler ses dernières traites, M<sup>e</sup> César en profite pour lui demander la main de sa fille. Pauline refuse. Elle a horreur de ce bureaucrate bouffi. Elle aime Valentin et lui seul. Pourtant César tient le père Grange et peut le faire mettre en faillite. Anne-Marie, une fois de plus, a recours à Gaspard des Montagnes qui doit retrouver la contre-lettre et ramener le petit Henri. Aussi César devient-il deux fois son ennemi et veut-il l'empêcher à tout prix d'accomplir sa double mission... Mais Dieu dispose, et César meurt!

Grange sera-t-il enfin délivré?... Ce serait trop simple — et Henri Pourrat sait trop bien faire rebondir une aventure, pour s'en tenir là. Entretiens, M. Amédée, le frère de César, a posé sa candidature à la main de Pauline. Comme César il est rebuté. Sa rancune est plus violente que celle de son frère, sa vengeance sera plus terrible.

Comme tous les bourgs voisins d'Ambert organisent une battue dans les environs, Gaspard profite de l'occasion pour essayer de recueillir auprès des hommes des villages lointains des renseignements sur le petit Henri. Il s'en va donc avec Valentin. M. Amédée a payé des mauvais garçons pour attirer les deux amis dans une embuscade et les tuer, comme par accident. Gaspard pourtant évite le piège et y échappe. Une fausse nouvelle, parvenue à Pauline inquiète, lui fait croire que Valentin a été blessé dans la battue. Elle part à sa recherche dans les bois. C'est elle qui donne dans le piège. Elle est enlevée et baillonnée. On la transporte aux *Pavillon des Amourettes* où des bandits, soudoyés par M. Amédée, veulent la violer. L'un d'eux, meilleur cœur que les autres, la laisse néanmoins s'échapper. Les autres se lancent à sa poursuite et comme ils sont près de l'atteindre, Gaspard paraît avec Valentin et toute la bande de la *Belle Bergère*. Les uns accompagnent Pauline jusqu'aux Escures, les autres poursuivent les bandits.

Il faut retrouver le petit Henri. Gaspard, en effet, a pu acquérir, lors de la battue, quelques indices sur sa fuite. Il est maintenant près de Noiretable. Une caravane part à sa recherche. On le retrouve, après avoir remis la main sur la contre-lettre. Grange est sauvé de la faillite, Anne-Marie recouvre son enfant, Pauline épouse Valentin... Tout fini comme un conte de fée où le bon géant a triomphé, au dernier instant!

\* \* \*

Il y a plusieurs heureuses idées dans le livre d'Henri Pourrat. Il est divisé, non point en chapitres et en paragraphes comme les romans ordinaires, mais en « veillées » et en « pauses ». Cette division place immédiatement le lecteur dans une atmosphère de conte de fées et de musique qui fait tout le charme du livre.

Comme on l'a vu, le thème est très simple — l'éternelle histoire de la jeune fille convoitée par un homme riche et aimée par un cœur sincère, mais dépourvue de tout moyen. Sur un pareil thème on peut bâtir tout ce qu'on veut. Il n'y a que le talent qui vaille. Alexandre Dumas en eût fait une pièce fade où le génie de Marthe Brandès eût transfiguré l'héroïne.

(1) Albin Michel.

(2) Voir *A la Belle Bergère*.



M. Margueritte en tirerait l'une de ces tranches pornographiques et poussiéreuses où il excelle malgré ses lecteurs. Henri Pourrat a fait un livre toujours vivant, aéré, sain — où la mélancolie ne passe que comme une caresse furtive, où la douleur appelle la joie, où l'on découvre ces confins du rêve et du réel qui constituent le domaine propre des poètes et l'envie des esprits critiques.

C'est un vrai roman d'aventures, et qui n'a pas cette facture bâclée qui est la tare de presque tous les ouvrages du genre. Henri Pourrat a une plume fine, experte à faire vivre l'âme d'un homme ou d'un coin de campagne. S'il fallait risquer une critique — et n'est-ce pas ici mon office?... — il faudrait dire que sa plume est presque trop fine, qu'elle l'amène à enjoliver, à raffiner (notamment dans les descriptions) et que cette surcharge fait perdre à l'ouvrage sa ligne, si sobre et belle en elle-même, qu'on voudrait la suivre jusqu'au bout.

Cet art subtil fait songer insensiblement aux deux maîtres d'Henri Pourrat, sans doute aussi ses deux amis, l'Alain Fournier de *Miracles* (plus encore que l'Alain Fournier du *Grand-Meaunes*) et le Francis Jammes du *Rosaire au Soleil*. On ne saurait parler d'influences, mais plutôt de similitudes... Même sens du détail singulier, de l'unicité de l'instant, de la douceur des campagnes mouillées du matin et des apaisements du soir, même appel d'air, calme, exaltant, avec, au fond, une note de tristesse contenue, comme le chant d'un violoncelle qu'on entend glisser sous les flûtes.

Car le *Pavillon des Amourettes* ne révèle pas seulement un habile auteur, mais un homme. Comme il nous envoyait son livre (allons-nous trahir un secret?) Henri Pourrat nous en disait : « chroniques paysannes, bâties sur des contes, mais que j'ai tâché de faire d'autre chose ». Tel était le souhait de l'auteur. N'est-ce pas le plus bel éloge que de dire qu'il est pleinement réalisé?

Les personnages, en effet, ont une puissance de vie, un relief, qui ne sont les récompenses que de ceux que leur œuvre engage. En créant Gaspard des Montagnes, dont nous suivons passionnément les aventures depuis bien longtemps, et dont dans *la Tour du Levant* Pourrat nous promet « la fin de l'histoire », il a créé un type véritable. Mi-légende, mi-vérité, Gaspard est bien un paysan. Il n'est pas seul dans le *Pavillon des Amourettes* à nous toucher comme une figure très humaine. Pauline est une jeune fille de ciel, et racinée en terre forézienne comme une petite plante toujours verte, Anne-Marie, déjà plus femme, a des regrets qui nous émeuvent à la pensée du petit Henri. Elle n'est pas une mère romantique, elle est une mère comme nos mères...

Peut-être, à propos de ce livre, faudrait-il une fois encore relever le défi de Gide qui prétendait « qu'à toute œuvre d'art, il faut la collaboration du Mal ». Voici une œuvre qui nous découvre un univers total et vivant et où on ne peut relever aucune trace de complicité à ce qui avilit ou étiole. Elle est saine comme le grand air, douce et vibrante comme les villages au soleil de juin.

Il ne nous reste qu'à souhaiter qu'on retrouve, dans quelque vingt ans, dans les jeunes bibliothèques, les livres de M. Pourrat entre ceux de Jules Verne et ceux d'Alain Fournier. Ils unissent la vie des uns et l'ardente profondeur des autres, ils sont variés comme la terre fraîche après la pluie qui l'a lavée et peuvent également charmer les yeux scrutateurs de l'enfance et les yeux pâles et orgueilleux de l'adolescence qui se cherche, pour se trouver dans l'âme de l'homme.

JEAN MAXENCE.

## La littérature française au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>(1)</sup>

Nous avons tenu à retracer avec quelques détails les différentes étapes parcourues, à travers tout le XVIII<sup>e</sup> siècle, par le mouvement de la raison, pour bien montrer qu'il est le plus important et le plus caractéristique. Tous les autres mouvements, y compris le retour à la nature, s'y rattachent, même lorsqu'ils semblent s'y opposer. Ce qui le définit, c'est qu'il fut l'œuvre volontaire et concertée d'un certain nombre d'hommes, et qu'il fut organisé. Sa force vient de là. Sa faiblesse, d'avoir peu à peu rétréci l'intelligence de ses partisans, d'avoir mis les idées en désaccord avec la vie elle-même. Ce qui nous frappe, c'est que ce mouvement philosophique n'a produit aucun véritable philosophe : le plus intéressant, Condillac, est fort incomplet; les autres ne sont que des amateurs. Aucun d'eux ne fut métaphysicien : il y a même opposition fondamentale entre sensualisme et métaphysique, entre idéologie et métaphysique. Tout en étant des logiciens et des mathématiciens, les philosophes opposent de plus en plus la méthode expérimentale à la méthode métaphysique; et cependant, ils n'ont point assez de sentiment, ni d'intuition psychologique, pour pénétrer directement, d'un seul coup, dans le cœur humain et dans la nature, ils ne sont point assez savants pour avoir une connaissance expérimentale de la nature et de l'homme. Ils ne sont ni poètes, ni naturalistes, ni surtout historiens. En histoire comme en sciences naturelles, ils ne possèdent que les notions apprises, des notions de seconde main. Reste qu'ils sont des hommes d'action, mais l'action implique des partis pris, et rien n'est plus contraire à l'esprit scientifique. L'action, telle que l'ont entendue les philosophes, ne leur laisse pas le temps, la sérénité d'esprit nécessaire pour observer et pour méditer. Cette action même aurait-elle infailliblement abouti à la Révolution? Constatons simplement qu'ils ont fourni à la Révolution une doctrine et des systèmes qu'ils ont donné aux chefs de la Révolution des formules, une rhétorique, une idéologie.

\* \* \*

Le mouvement du retour à la nature diffère du mouvement philosophique en ceci, qui est fondamental : il ne fut point organisé, concerté. Il prit tout de suite une ampleur que le mouvement de la raison lui-même n'a jamais connue. Il eut tout de suite un aspect spontané, collectif. Il prend son origine en partie dans les mœurs et s'y manifesta avant de se manifester dans la littérature. Certes, il eut la fortune de trouver l'homme attendu pour lui donner l'impulsion. Mais cet homme ne chercha point à faire école; au contraire, ce fut un individualiste, un isolé, un sauvage, un errant, un étranger. Mais cet homme sut parler au cœur.

Toutefois, avant d'esquisser la silhouette de Rousseau, il est utile de montrer ce qui, dans le mouvement de la raison, devait conduire au mouvement de la nature. Nous voulons parler des sciences naturelles :

Les sciences, au XVIII<sup>e</sup> siècle, gardent à peu près les mêmes caractères qu'au XVII<sup>e</sup>. Et d'abord, il n'y a point encore entre elles de cloisons étanches; toutes se rattachent à la philosophie qui leur fournit la méthode et les inspire de son esprit. De là, peut-être, cette confusion, que nous avons déjà relevée, entre l'esprit métaphysique et les méthodes expérimentales, entre la logique mathématique et l'observation, le classement des faits, confusion dont le XVIII<sup>e</sup> siècle ne pourra jamais sortir. Le savant alors a le culte des idées générales. Ensuite, la science se rattache à la littérature par la nécessité que le savant éprouve de bien écrire, d'avoir du style et même de l'éloquence. Enfin le mouvement scientifique au XVIII<sup>e</sup> siècle continue dans les mêmes voies qu'au XVII<sup>e</sup> : sciences mathématiques, sciences physiques, sciences naturelles. Ces deux dernières nous intéressent seules ici. Pourquoi? Parce qu'elles apprennent à celui qui les pratique à bien observer la nature, à la bien voir, à la bien rendre, par conséquent à la sentir et à l'aimer. Mais, parmi ces sciences, quelles sont

(1) Voir la *Revue* des 20 et 27 juin 1930.



celles qui vont surtout éveiller le sentiment de la nature? C'est la botanique, c'est la géologie, c'est la zoologie. Or elles sont en plein développement au XVIII<sup>e</sup> siècle. Linné renouvelle la botanique, son œuvre est continuée en France par Tournefort et les Jussieu, et c'est la France qui produit le plus génial et le plus complet des naturalistes, Buffon.

Le comte de Buffon fut un des plus grands écrivains du XVIII<sup>e</sup> siècle par le fait même qu'il fut un grand savant. Il y a là une leçon, et une leçon pour les philosophes dont Buffon se tint à l'écart avec une hauteur mêlée de politesse et de mépris, tout à fait digne d'un grand seigneur; il laissait dédaigneusement Voltaire se moquer de ses découvertes et de ses hypothèses. Avec les philosophes, en effet, Buffon fait le plus absolu des contrastes. D'abord, il pratique la science d'une manière désintéressée, prêt à se soumettre aux conclusions de ses recherches sans idées préconçues. Ensuite, il reste en dehors de l'action, de l'agitation, ordonnant sa vie à son travail. Puis il n'a jamais cherché à mettre systématiquement la science en opposition avec la religion, ni même à en déduire une morale, une politique. Son *Histoire naturelle* l'occupe tout entier, de 1749 à sa mort en 1788, car la vie de Buffon remplit presque le siècle, puisqu'il est né en 1707. Elle nous révèle en quoi consiste le génie de Buffon : dans une exacte harmonie entre la synthèse et l'analyse, dans sa capacité de construire autant que de déduire, dans cette imagination scientifique à laquelle il doit des hypothèses que les sciences du XIX<sup>e</sup> siècle ont vérifiées, même en les dépassant. Buffon est un grand poète cosmogonique. Ce n'était point ce poète d'ailleurs que ses contemporains admiraient : ils admiraient en lui le descripteur, bien qu'il ait laissé le soin à des sous-ordres de lisser les plumes du cygne, ou d'étaler la queue du paon, — une sorte de La Bruyère des animaux. C'est par tout ce côté de son œuvre qu'il a exercé une influence littéraire. Mais ce n'est point le plus grand côté. Le vrai Buffon est ailleurs : il est dans son *Discours sur l'étude de l'histoire naturelle* qui est un véritable manifeste contre l'idéologie et contre ce monopole de la science à quoi rétendaient les philosophes; il est surtout dans les *Époques de la nature* où l'hypothèse, le mythe de l'état de nature et de la nature primitive de l'homme est mis à néant. Ajoutons que, sans être tout à fait croyant, Buffon n'est ni un athée, ni un matérialiste; la nature pour lui n'est pas une force aveugle et intelligente, on y sent au contraire la présence du divin.

Par tout un côté de son œuvre, Buffon se rattache à un mouvement qui prolonge celui des sciences naturelles : l'exotisme. Le XVIII<sup>e</sup> siècle, en effet, est l'âge des grandes découvertes, des grandes explorations, des colonisations lointaines. Qu'on pense Cook, à Bougainville, aux longues expéditions organisées par l'Académie des sciences, au Pérou avec La Condamine, en Laponie avec Maupertuis et Cléramont. Les récits de ces expéditions révèlent aux peuples inconnus, des paysages merveilleux, provoquent chez les lecteurs un ébranlement de l'imagination. De là naît l'exotisme littéraire. La philosophie d'ailleurs y trouve son compte, puisque ces peuples païens et sauvages vont lui fournir des arguments, d'abord contre le christianisme, plus tard contre la civilisation. Il est curieux de constater — et c'est un fait d'histoire littéraire — que le mythe de l'homme primitif dérive du « bon sauvage » dont les missionnaires jésuites, dans leur zèle apostolique, et volontairement oubliés des périls qu'ils ont courus, et des souffrances qu'ils ont endurées, ont popularisé le type : l'homme à l'état de nature, dans le *Discours sur l'inégalité*, c'est le Peau-Rouge du P. de Charlevoix et de ses confrères. Il y a d'ailleurs des modes successives : sous la Régence, l'Orient; sous Louis XV, la Chine; sous Louis XVI, c'est l'américanisme qui est son plein. La nature exotique trouve son grand descripteur dans Bernardin de Saint-Pierre, son roman dans *Paul et Virginie*, après l'essai manqué des *Incas* de Marmontel, son épopée dans *Natchez* de Chateaubriand, sans oublier *Atala*.

Il est encore un troisième embranchement qui relie le mouvement de la raison à celui de la nature. Une conception fondamentale du rationalisme lui-même, une conception que ce rationalisme a dû des sciences naturelles est celle qui fait rentrer l'homme dans la nature et le soumet aux mêmes lois qu'elle. Les lois de la nature s'opposent donc aux lois de la religion; la morale naturelle oppose à la morale chrétienne. C'est un réveil de la Renaissance, est la Physis que Rabelais oppose à l'Anti-Physis, et justement Rabelais redevient à la mode; il semble même qu'il se réincarne dans Diderot. Voilà pourquoi l'on attendra tant de miracles de

la science, et qu'on voudra remplacer par elle la religion. Un pas de plus, et l'on opposera la nature à la civilisation, on l'opposera aux sciences mêmes. Ce sera le retournement.

\* \* \*

Ce retournement, ce « retour à la nature » s'accomplit en trois étapes. La première précède Rousseau; elle commence vers la fin de la première moitié du siècle et nous conduit jusqu'à la *Nouvelle Héloïse*. Alors, le mouvement est en préparation; on le voit, on le sent qui se dégage du rationalisme et de la philosophie, grâce aux sciences naturelles, à Buffon surtout, puis à l'exotisme. On le sent qui s'alimente de tout l'élément romanesque contenu par exemple dans le roman ou la comédie. Nous pensons, ici à l'abbé Prévost, à sa *Manon Lescaut* déjà romantique; nous pensons surtout à Marivaux, qui, avant Rousseau, met en comédies, l'opposition de la nature et la société, mais qui nous a laissés, dans une œuvre sans équivalent dans toute la littérature, les analyses les plus délicates de la femme et de l'amour, dans une atmosphère diffuse de sentiment et poésie. Les premières traductions de la littérature anglaise, qui sont celles de romans, comme *Clarisse Harlowe* au *Paméla*, lui apportent leur renfort. Les mœurs elles-mêmes, un goût croissant pour la campagne, vont y aider puissamment. Mais tout cela demeure épars, sporadique, timide. Il semble qu'on attende l'homme nécessaire qui fera de ces forces un faisceau, leur assignera un but.

Cet homme fut Rousseau. Son apparition, son œuvre, sa *Nouvelle Héloïse* surtout, en 1761, marquent à elles seules la seconde étape. Elle fut brève et décisive. Du premier *Discours* en 1749 à l'*Emile* et au *Contrat social* qui l'un et l'autre sont de 1762, en deux pas, comme dit M. Lanson, Rousseau a rattrapé Voltaire. Nous n'avons point ici, à parler longuement de ce Genevois qui entre par effraction dans la pensée, dans la littérature française, qui relègue les philosophes et la philosophie au sous-sol et s'installe en maître, avec le sentiment, au salon. Dans Jean-Jacques, il faut distinguer la doctrine, le système et l'homme. Prise à part, ramenée à ses points essentiels, à son mécanisme, à ses dogmes et à ses mythes, la doctrine de Rousseau est un système comme ceux de tous les autres philosophes, qui vient s'ajouter aux systèmes précédents et va influencer sur les suivants. Pas plus qu'eux, il ne résiste à la critique et tout comme eux, il porte des fissures de contradictions profondes. Mais il y a l'homme, et la vie que l'homme insufflé à son système en rétablit l'unité. Cet homme médiocre, taré, malade, possède une puissance, celle du sentiment. De ce sentiment procède, et l'éloquence, et la poésie de ses œuvres. Tel est le secret de sa prodigieuse influence. Rousseau a ramené le sentiment dans les cœurs qui se desséchaient, dans une littérature qui se stérilisait. Car qu'est-ce que Rousseau, sinon un romantique, le père du romantisme, le romantisme même? Il l'est par son caractère : il l'est dans toute son œuvre, sauf peut-être dans le *Contrat social* où nous pouvons retrouver le Genevois, mais d'où Jean-Jacques lui-même est absent. Car ce Jean-Jacques, encore un coup, est romantique, et par son individualisme, par sa vie qui le détache de très bonne heure de tout milieu, le livre à soi-même, le replie en soi-même, le fait passer d'aventure en aventure, de conflit en conflit; et par le fond irrémédiablement romanesque de son éducation, par son orgueil et sa timidité, par sa susceptibilité plébéienne, son irritabilité nerveuse qui l'oblige à prendre une attitude; et par son sentiment de la nature, qui ne procède pas d'un esprit scientifique comme chez un Haller ou un Buffon, mais bien de ses émotions et de ses souvenirs d'enfance dans le plus beau des pays qu'il idéalise encore, parce qu'il confond nature et sentiment, enfin parce que sa sensibilité le fait participer de la nature, parce qu'il est gai ou triste au gré des vents. Romantique, il l'est encore par son lyrisme de musicien et de poète, son mysticisme à moitié catholique, à moitié protestant, où l'influence du quétisme a pénétré grâce à M<sup>me</sup> de Warens, et s'est pénétré lui-même de sensualité; par sa mélancolie malade qui l'amène à la folie de la persécution et peut-être, — le cas n'est pas éclairci, — à la mort. Que seront, plus tard, Werther, René, Obermann, Rolla et l'Enfant du siècle, de Musset, l'Amour et le Joseph Delorme de Sainte-Beuve, et les héroïnes de George Sand, sinon des fils et des filles de Rousseau? L'ébranlement qu'il donne au monde ne se fera vraiment sentir que durant la Révolution, durant le romantisme, et ses dernières secousses sont arrivées jusqu'à nous. C'est dire que le XVIII<sup>e</sup> siècle ne l'a compris et



gôuter que superficiellement, que Rousseau a provoqué des modes avant de provoquer des troubles dans les événements et dans les âmes. Pourtant, Jean-Jacques était assez du XVIII<sup>e</sup> siècle pour qu'il ait pu exercer sur lui une influence : il avait du XVIII<sup>e</sup> siècle la tournure philosophique; c'est pourquoi il a écrit des traités — les deux tiers de la *Nouvelle Héloïse* sont des dissertations — au lieu d'écrire des romans et des poèmes : le XVIII<sup>e</sup> siècle l'a trompé sur la vraie nature de son génie. Preuve en soit que le vers jaillit de sa prose sitôt qu'il est ému, que ses traités tournent au roman, et que toute sa doctrine procède d'une églogue : le monde idéal qu'il s'était forgé dans son imagination, dès son enfance, pour avoir trop lu avec son père la Calprenède et Scudéry. En ce sens, Rousseau procède du XVII<sup>e</sup> siècle romanesque; il est d'ailleurs par le sang, un pur Latin.

La troisième étape est la suite de l'ébranlement provoqué par Rousseau. En se mettant en opposition aux philosophes, à la société mondaine, à la civilisation et aux mœurs de cette société, en suivant en 1749 le conseil de Diderot, qui fut perspicace, Jean-Jacques n'obéissait pas à un simple goût pour le paradoxe, — bien qu'il ait aimé, recherché le paradoxe, ne fût-ce que pour mieux s'affirmer, — mais à sa nature et surtout aux aspirations, aux besoins qu'il respirait pour ainsi dire dans l'ambiance de son temps. Car son temps était las de la raison, las de la philosophie, et il aspirait à la nature, au sentiment. Comme ce temps était trop imprégné de philosophie pour être en état de se passer d'un système qui eût une façade rationnelle, Rousseau lui apporta une doctrine de la nature, une morale du sentiment, une esthétique de la passion. Toutes les influences éparses, il les polarise autour de lui; son œuvre fait bloc avec les influences étrangères. La voie est libre désormais.

L'homme représentatif de cette dernière étape est Bernardin de Saint-Pierre, ce contemporain des idéologues dont il est le contraire. Avec lui, le sentiment de la nature se concrétise en des descriptions admirables de coloris, déjà tout à fait modernes par un vocabulaire concret, emprunté à la peinture, à la langue des marins et des explorateurs : les descriptions de Bernardin de Saint-Pierre annoncent, non seulement Chateaubriand, mais encore Hugo, Leconte de l'Isle, Baudelaire et Loti. Mais Bernardin de Saint-Pierre poursuit l'œuvre de Jean-Jacques dans le domaine religieux, par son théisme, son culte dans la Providence, son apologétique, souvent naïve et ridicule, des causes finales. Chez lui enfin, la sensibilité tourne au mal du siècle. En bref, Bernardin de Saint-Pierre fait le pont entre Rousseau et Chateaubriand.

\* \* \*

Mais assez d'analyse. Après avoir dessiné la courbe suivie par le mouvement de la raison et la courbe suivie par le mouvement de la nature, essayons de refaire la synthèse, de nous demander ce que le XVIII<sup>e</sup> siècle entendait, et par raison, et par nature.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les deux mots, raison, nature, changent de sens. La raison, chez les classiques, avait encore le sens que lui donne saint Thomas d'Aquin. C'était une des formes de l'intelligence, cette faculté par laquelle l'homme arrive à la vérité, non pas directement et de façon intuitive, mais par la voie de la recherche, de l'expérience, de la méthode rationnelle. Le XVII<sup>e</sup> siècle, chrétien en cela, n'opposait pas la raison et la foi; au contraire, il subordonnait la raison à la foi. Cette dernière n'était pas pour lui une simple question de sentiment, mais une perception directe et intuitive de la vérité religieuse par l'intelligence humaine, avec l'aide surnaturelle de la grâce : c'est ce que Pascal nomme le cœur, cœur devant être ici traduit par *intellectus*. Mais, à la suite de Descartes, — et Descartes lui-même se serait sans doute empressé de renier ces disciples et ces continuateurs qui déformaient sa pensée, — le XVIII<sup>e</sup> siècle a commencé par séparer la raison de la foi, il a continué par opposer la raison à la foi. La raison est devenue pour lui, tantôt ce qu'on appelle la raison raisonnante, c'est-à-dire une faculté qui enchaîne des propositions et des idées selon un ordre quasi mathématique, — nous saisissons encore ici l'influence des sciences mathématiques sur la pensée; — tantôt la connaissance purement naturelle, c'est-à-dire un empirisme scientifique dans lequel il nous faut voir l'influence croissante des sciences naturelles, des découvertes, de la technique même. Mais nous n'avons point ici à faire de la philosophie : nous avons à déterminer un état d'esprit. Or cet état d'esprit, tel qu'il s'exprime par les différentes manières dont le XVIII<sup>e</sup> siècle a conçu la raison, a d'abord quelque chose de négatif; c'est l'oppo-

sition à la foi, la volonté de la détruire, en tout cas de la démontrer antiscientifique et contraire au progrès des lumières : que ce soient les différents sens que le XVIII<sup>e</sup> siècle donne à la raison, il y a toujours cette idée qui s'y retrouve. Ceci reconnu, dans les conceptions mêmes que le XVIII<sup>e</sup> siècle se fait de la raison, nous trouvons encore une antinomie, une de ces antinomies qui le caractérisent. Pour lui, en effet, la raison, c'est, tantôt le rationalisme c'est-à-dire la foi dans la raison, l'évidence, la démonstration l'efficacité de la lumière naturelle; tantôt l'empirisme qui l'existence d'axiomes en tant que principes de connaissance n'admet que l'expérience, fait de l'esprit humain une table rase sur laquelle viennent s'additionner les résultats de la sensation et nous avons le sensualisme. La raison, au XVIII<sup>e</sup> siècle, est un curieux mélange, un curieux conflit, entre l'esprit cartésien, ou si l'on veut, l'esprit classique, avec son goût pour la métaphysique, les idées pures, les systèmes a priori, les abstractions et les règles d'esthétique tirées d'une beauté en soi, et, d'autre part, l'esprit scientifique attaché uniquement aux résultats de l'expérience à la découverte, aux applications qu'on peut tirer de la découverte pour améliorer la vie humaine et la rendre plus heureuse.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, également, le sens du mot nature va changer. Pour les classiques, la nature a un sens interne, et c'est son sens fondamental; principe considéré comme produisant le développement d'un être et réalisant en lui un certain type. C'est la nature humaine, c'est l'homme qui, rappelons-le, est la préoccupation centrale de toute la littérature classique. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la nature prend un sens externe : c'est le monde visible en tant qu'il s'oppose aux idées et aux sentiments, le monde de la matière et des sensations, — et nous voyons ici de quelle manière ce sens du mot nature se dégage de l'empirisme, sous l'influence même des sciences naturelles. C'est donc aussi le spectacle de la nature, le paysage. C'est donc enfin la nature indépendante de l'homme et qui vit d'une vie propre et mystérieuse, la nature déterminant l'homme et le contraignant à revenir à elle, lorsqu'il est sorti de sa voie; c'est la nature opposée à la société, à la civilisation, la raison elle-même. Il y a là en effet un retournement de la nature contre la raison qui est le fait particulier du XVIII<sup>e</sup> siècle, et c'est aussi un retournement de la raison contre elle-même. Au début du siècle, durant toute la première moitié, la raison avait dominé avec ses dogmes que voici : la raison est la seule faculté par laquelle l'homme est capable d'appréhender la vérité, tout homme est doté de la même dose de raison naturelle, la raison assure le progrès indéfini de l'humanité. Mais cette raison n'avait point tardé à devenir tyrannique, desséchante. En littérature, par exemple elle avait tué l'inspiration, cette « influence secrète du ciel » que Boileau, en tête, de son *Art poétique*, reconnaissait comme une condition *sine qua non* pour qu'il y eût poésie et poètes. On arriva ainsi à la tyrannie des règles : — appliquez les règles, vous aurez infailliblement un chef-d'œuvre, — à l'étouffement de l'inspiration par des recettes et des procédés conventionnels de l'éloquence par la rhétorique, de l'art par l'artificiel, du sentiment par l'esprit. Il s'était formé, en effet, un rationalisme mondain qui n'admettait rien en dehors des règles, des convenances de la mode et de l'opinion. Tout le mouvement général des idées portait alors les esprits vers la science, vers l'exercice exclusif des qualités intellectuelles et discursives, comme le dit M. Lanson. C'est ainsi qu'au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, nous voyons La Motte Houdart refaire Homère en le découpant sur le patron des règles, confondre le lyrisme, non pas même avec l'éloquence, — il en est totalement dépourvu, — mais avec la démonstration logique en arriver enfin à condamner le vers au profit de la prose, à composer des odes en prose, des tragédies en prose. Mais ce régime, ce tyrannie de la raison ne devait point tarder à provoquer une réaction d'autant plus violente que la raison comprimait ce qu'il de plus explosif dans l'être humain : son imagination, ses passions, ses sentiments, sa sensibilité, en un mot, les parties affectives de cet être. Cette explosion se fit au nom de la nature, et c'est bien, en effet, toute une partie de la nature humaine qui se révolta. Cette révolte fut celle de l'individu las des conventions des règles qu'on lui imposait, las de la sécheresse scientifique rationaliste, las des systèmes qui prétendaient à organiser mécaniquement son bonheur, las d'une vie sociale qui, le réduisant à un type commun, l'empêchait d'être soi-même. Le « despotisme éclairé » de la raison lui assignait comme idéal une civilisation raffinée, certes, mais qui se compliquait de plus en plus, et qui surtout se matérialisait dans le plaisir des sens. L'idéal qu'elle imposait, c'était, sinon la société présente, — « oh ! l'heure



temps que ce siècle de fer » — du moins un avenir tout à fait rapproché, une société pénétrée par des systèmes et contrainte par des schémas. La raison, en effet, au XVIII<sup>e</sup> siècle, était réformatrice, même révolutionnaire. Mais être réformateur à la manière de Voltaire, ce n'est pas la même chose que d'être révolutionnaire à la manière de Rousseau. Voltaire voulait que l'ancien régime se réformat par le progrès des lumières, des découvertes, de toute une civilisation mise à la portée d'un plus grand nombre possible d'hommes éclairés. Rousseau, lui, voyait au contraire l'ancien régime se réformer par une réaction contre cette civilisation même, contre les arts, le luxe, les sciences, et par un retour à la nature, à la condition primitive de l'humanité. D'où tout ce grand débat entre Voltaire et Rousseau, débat qui, survenant précisément au début de la seconde moitié du siècle, nous démontre que le retournement est en train de s'accomplir.

\* \* \*

La nature, dès lors, prend un sens vague, un sens lyrique. Mais des aspirations profondes et des besoins impérieux, y correspondent. Rien n'est d'ailleurs plus dangereux que des sentiments justes, lorsqu'ils s'incarnent dans une idée fautive. Tout comme la raison n'avait pris un sens que par opposition à la foi, pour recouvrir ensuite des conceptions diamétralement opposées, la nature, au XVIII<sup>e</sup> siècle, n'a de sens précis que contre la raison, contre la civilisation, la vie sociale, la vie intellectuelle issues de cette raison même. La nature, c'est une nostalgie : la nostalgie du du passé le plus lointain contre le présent, d'un âge d'or à la Gessner contre l'âge de fer où Voltaire trouvait le confort et le bonheur; nostalgie de la solitude contre la vie de salon, de la méditation et du rêve contre l'abus de la conversation et de l'esprit; nostalgie de la campagne contre la ville, de la « maison des champs » contre les palais de Versailles ou les hôtels de Paris, du jardin à la chinoise ou à l'anglaise contre les parcs architecturés à la française ou à l'italienne, de la chaumière contre le château, du costume villageois contre l'habit de cour, du lait de vache contre la « mousse pétillante d'Aï »; nostalgie de la montagne contre les chemins plats et battus, de la mer contre les bassins de marbre, des pays lointains contre la Galerie des glaces ou la Rue du Bac; nostalgie du bon sauvage contre le civilisé corrompu, nostalgie de la poésie contre la prose, du lyrisme contre le raisonnement, du primitif et du spontané contre la perfection et la règle, de l'étranger contre les français; nostalgie de la sincérité, de l'innocence, de la naïveté, de la vertu. Il y a de tout, dans ce mot nature : des simples modes et des goûts passagers comme des aspirations profondes et des sentiments éternellement humains; il y a le réactionnaire qui voudrait retourner aux troubadours, et le révolutionnaire qui voudrait détruire la civilisation pour reconstruire à sa place une société égalitaire; on y découvre de l'optimisme et du pessimisme, de la joie et de la mélancolie, une tendance panthéiste à se fondre dans la nature et de l'individualisme exaspéré. Tout cela, sans doute, est encore très superficiel, naïf et léger comme les Français savent l'être. Mais tout cela possède un sens : qui est la réaction d'un sentiment contre la raison dans une direction qui est celle du romantisme. Et voilà le grand mot lâché.

(A suivre)

GONZAGUE DE REYNOLD,  
Professeur à l'Université de Berne  
Membre suisse à la Commission de Coopération  
intellectuelle à la S. D. N.

## CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique  
des idées et des faits

## A Fez avec les Tharaud

Un livre de Jérôme et Jean Tharaud, c'est presque toujours un grand voyage. Un voyage à la mode du temps jadis, avec des flâneries, des rêveries, de longues curiosités et des méditations plus longues encore. Ils ne se contentent pas de faire le tour d'une ville, le guide rouge ou le guide bleu à la main, d'y prendre quelques notes puis, rentrés chez eux, de brosser un tableau éclatant, une belle page descriptive pour anthologie, une page qui ne fera rien voir et qui n'aura d'autre mérite que de bien balancer les mots les plus harmonieux de la langue française, peut-être aussi celui d'exprimer — mais après tant d'autres! — la sensibilité, la mélancolie de deux artistes dans un décor étranger. A la manière des voyageurs d'autrefois, qui devant voyager lentement trouvaient naturel que l'on prit son temps quand on avait atteint le but ou l'un des buts du voyage, ils s'installent dans une ville et ils ne la quittent, semble-t-il, que lorsqu'ils la possèdent, quand ils en ont pénétré l'âme, cette âme qui peut se deviner à la couleur des pierres, à l'architecture des maisons et des palais, au pittoresque de la rue, mais qui ne se découvre vraiment, que l'on ne connaît que si l'on a étudié les coutumes et les mœurs et les plus habituelles pensées des habitants.

Les Tharaud sont avant tout des observateurs. Des journalistes, a-t-on dit souvent. Mais comme ils n'improvisent jamais, comme ils calculent la portée de chacun de leur trait et l'ordonnance de leurs livres, comme ils ne laissent pas la plume aller au hasard et l'inspiration flotter, ils nous paraissent tout le contraire des journalistes. Seulement, ils offrent aux journalistes des modèles parfaits : par l'attention qu'ils donnent au monde d'aujourd'hui, par leur ambition de le comprendre et par le soin qu'ils prennent à le rendre intelligible et par cette langue enfin, si simple, si claire, si facile, — si facile! —, que l'on se croirait capable de l'écrire soi-même si l'on n'avait appris depuis Racine déjà et La Fontaine que le naturel est la chose du monde qui se conquiert au prix des plus persévérants efforts.

C'est à Fez que nous entraînent, avec leur dernier livre, Jérôme et Jean Tharaud (1). Ils ne s'attardent guère à nous décrire cette vieille cité musulmane. Une vue d'ensemble et rapide qui rappelle comment, conduits par le maréchal Lyautey, ils l'ont découverte.

«... Cette longue coulée de blancheurs descendait du plateau où nous regardions tout à l'heure l'eau disparaître sous la muraille s'enfonçait avec le ravin dont elle recouvrait les deux pentes, puis s'étranglait en son milieu pour s'étaler de nouveau largement dans le bas, en une vaste nappe laiteuse. De loin en loin, des minarets décorés de faïence vive, la pyramide trapue d'un toit vert, semblaient mis là pour retenir ce glissement de choses blanches. Pas une fumée, pas un bruit. Ce grand espace nu est-il habité, est-il vide? Rien qui décèle une présence humaine. On dirait d'une vaste dalle sur un cimetière de vivants. Enfermant tout cela, de hautes solitudes, tourmentées, rocailleuses, semées çà et là d'oliviers, de chênes verts et de tombeaux; et tout en bas, dans le vallon, où les eaux invisiblement ont suivi le flot des maisons, une abondance enchanteresse de verdure, de vergers.»

Tel est le panorama de Fez qu'ont vu les Tharaud. Quand, un peu plus tard, ils franchiront les murs, ils s'apercevront que cette « vaste nappe laiteuse » est pleine de vie et bruisante. Les occasions se multiplieront d'y crayonner des esquisses alertes, colorées. Mais ce sont les mœurs des Fassi qui retiendront surtout leur curiosité attentive. Ils les décrivent savamment, en nous laissant le soin de conclure. A peine indiquent-ils leur sentiment

(1) Fez ou les Bourgeois de l'Islam. Plon, éditeur, Paris 1930.



personnel. Mais quand on a fermé le livre, l'Islam, toute la civilisation musulmane est jugée. Ce formalisme étroit produit certes une fleur, la politesse exquise, raffinée, mais elle recouvre un fond de brutalité, une sensualité, une absence de culture qui sont des signes évidents de barbarie.

Les Tharaud le disent tout assez clairement dans une des pages particulièrement substantielles de leur livre :

« A Fez, je me suis dit souvent que religion et politesse sont des obligations de la même nature, imposées à une société qui demeure, dans son fond, sans grande délicatesse intérieure. Sur des gens à la nuque dure, comme on dit dans la Bible, l'Islam a usé des procédés des tyrannies orientales. Il a réussi en cela qu'il est parvenu à imposer certaines habitudes de vie, mais est-il allé plus loin? Hors de cette conception, qui est forte, que tout arrive expressément par la volonté divine, il ne semble pas que l'Islam ait développé chez les Fassi un vrai sentiment religieux.

Son triomphe, qui est absolu dans l'ordre de la pratique et des rites, n'a eu sur les esprits qu'un effet assoupissant. On se noie dans ses ablutions, on s'endort sur sa prière, on se disperse du matin au soir en tant de politesse envers Allah et son Prophète, qu'on oublie l'essentiel : l'amour, l'enthousiasme du cœur. Lorsque cinq fois par jour, on a affirmé que Dieu est Dieu et Mahomet son prophète, on se tient quitte à l'égard de la divinité, et c'est à Dieu à son tour de faire ce qu'il vous doit : veiller sur vous et vos enfants, et faire prospérer vos affaires. Plus on met de ponctualité dans les exercices dévots, moins on éprouve le besoin d'y apporter rien d'autre. Et cela s'accorde fort bien avec cette intelligence orientale qui s'arrête aux surfaces, discute sur des mots, joue avec des formules sans saisir les choses elles-mêmes, et s'endort dans la persuasion de posséder la vérité. Sous cet appareil religieux, qui donne tellement de dignité à la vie extérieure, on découvre avec regret des sentiments qui font un étonnant contraste avec des dehors si brillants et parfois même trop fleuris. Le Coran n'a point séparé la religion et la morale, mais le Fassi, lui, les sépare. L'important n'est pas de bien vivre mais que la face soit sauvée. Le grand crime n'est pas le péché, le crime est de scandaliser. On n'est aucunement gêné de mêler Dieu à ses actions les plus basses, à ses plus mauvais trafics. Le public lui-même l'associe à votre réussite, et cela quels que soient les moyens qui vous ont fait réussir. « Dieu lui a donné », dit-on d'un homme riche. Et si Dieu lui a donné, c'est qu'il avait ses raisons. Malhonnête, cupide, luxurieux, à la connaissance de tous, si vous êtes dévot, vous serez toujours entouré de la considération des voisins et de la ville tout entière, en dépit du proverbe qui essaie mais en vain, de rétablir la vérité des choses : « Ne juge pas un homme à ses prières mais à son cœur »...

La morale, si l'on peut dire, de ce voyage que nous venons de faire avec les deux écrivains, elle est dans cette page. Plus brièvement, nous dirons que le formalisme peut certes créer un ordre, mais qu'il est impuissant à produire une véritable civilisation, parce qu'il n'y a pas, il n'y a jamais eu de civilisation sans culture de l'âme et sans culture de l'esprit.

Or cette culture de l'esprit, les Fassi la méprisent. Ils n'ont point de littérature, ils n'ont point de science. Etonnons-nous alors du fond brutal et sensuel que ne suffisent pas à dissimuler la noblesse de la démarche et la politesse des manières! Les Tharaud éclairent cela d'une petite phrase : « Moins une vie accorde au rêve, disent-ils, plus elle fait de place au plaisir », parce que, précisément, le rêve est lui-même une si haute, si profonde et si diverse volupté qu'il dispense, qu'il détourne des autres plaisirs qui, en regard, apparaissent insignifiants. Seulement pour rêver, il faut faire appel à la science, aux arts, aux lettres, à la divine poésie.

La poésie des choses, pourtant si suave en Orient et dans les

terres du sud, cette poésie des choses que la pensée n'habite pas — que des chanteurs inspirés n'ont pas transfigurées, elle est trop courte.

Nous pouvons la saisir certes — et les Tharaud n'y manquent pas —, en régaler nos yeux ou notre imagination. Elle n'ira pas loin en nous. Mais pour achever ces notes sur un rafraîchissement, cueillons quand même quelques brins de cette poésie sans âme. Entrons dans une de ces demeures de Fez, aux murs extérieurs délabrés; traversons le vestibule qui a toujours un air d'écurie et laissons nous ravir, sans plus d'arrière-pensée, par « le charmant et voluptueux décor qu'une civilisation déjà vieille, et presque uniquement attentive au côté sensuel de la vie, a trouvé pour son agrément ».

« Ce qui vous attend là? Hé, mon Dieu, ce qu'on trouve dans la poésie arabe, chargée de peu d'idées mais remplie d'images gracieuses : des cours, des jets d'eau, des arcades, un ruisseau entre des berges de marbre, une adorable combinaison de la recherche et de la facilité, du précieux et du simple, du rustique et du raffiné... On semble ici s'être posé la question : qu'y a-t-il de plus agréable dans la vie, et comment s'en saisir? Ou plutôt, on ne s'est rien demandé : on a rassemblé là des parfums, de la fraîcheur, des couleurs, une vivace poésie, qui ne va pas plus loin que ce que le regard peut saisir, que ce que la main peut toucher; tout un plaisir diapré, facile, qui vous enferme dans l'oubli de ce qui n'est pas lui, dans un repos, un abandon complet à toutes ces choses réunies sans autre but que de séduire. »

Et cela, les Tharaud, comme on voit, nous le rendent sensible au point qu'en les lisant, on n'a nulle envie de faire autrement le voyage. Leur vision, les mots avec lesquels ils la restituent, leur art souverain nous suffisent.

JEAN VALSCHAERTS.

## Le sauvetage du monastère du Mont-César à Louvain

L'article intitulé « le sauvetage du monastère », d'après un mot du sauveur lui-même, a été écrit en français, d'après des documents originaux, communiqués, avec l'autorisation de s'en servir, par le R<sup>me</sup> P. Abbé du Mont-César.

Le manuscrit envoyé à l'*Allgemeine Rundschau* fut traduit en allemand par ses soins, et imprimé dans son quatrième numéro spécial sur la Belgique du 14 juin 1930.

La traduction allemande n'a pas toujours fidèlement rendu le texte original, ni dans sa disposition, ni même dans son intégrité; c'est pourquoi nous sommes d'autant plus heureux de bénéficier de l'hospitalité que nous offre la *Revue catholique des idées et des faits* et nous y publions l'article tel qu'il a été écrit en langue française.

D'ailleurs nous ne pouvons que remercier chaudement la si courageuse *Allgemeine Rundschau* de son intervention répétée et efficace envers notre pays.

D. N. N.

Au mois de mars 1929, un journal de Ballenstedt (dans le Harz) publia un article intitulé « Le noble geste d'un officier allemand, dans ses effets pendant la grande guerre ».

Cet article contient plusieurs erreurs.

De son côté, le 3 avril 1929, la *Kölnische Volkszeitung*, Gazette populaire de Cologne, fit paraître sous le titre : « Reconnaissance d'un couvent belge pour un acte de sauvetage allemand », un article non moins erroné que celui du journal de Ballenstedt. Nous les reproduisons ici tous les deux. Ce sont eux, en effet, et peut-être y en eut-il d'autres dans la presse allemande, qui attirèrent l'attention sur un fait qu'il n'est pas inutile de rapporter d'une façon très exacte.



## I. — D'un journal (titre inconnu) de Ballenstedt

Le noble geste d'un officier allemand dans ses effets pendant la grande guerre.

Ballenstedt, mars 1929.

« Ces jours derniers, il se passa dans notre localité un fait qui mérite d'être connu. C'est une page glorieuse de la vie d'un officier allemand qui mourut héroïquement sur l'Aisne et en même temps une réparation d'honneur pour des religieux catholiques d'un pays ennemi.

« Le lieutenant Reinbrecht, qui faisait partie des troupes traversant la Belgique, fut chargé de faire sauter à Louvain le monastère bénédictin du Mont-César, parce que, prétendument, des francs-tireurs auraient tiré de l'abbaye. Comme il ne voulait pas ajouter foi au seul témoignage d'un feldwebel, Reinbrecht s'assura personnellement de la réalité des faits. Il trouva le monastère absolument calme, les portes fermées. Il entra après avoir fait sauter la grande porte. Pas un homme dans tout le bâtiment, pas une trace de résistance. Il n'y avait donc aucun motif pour bombarder le couvent. Le lieutenant y établit aussitôt pour lui et ses hommes ses quartiers. Il défendit sévèrement à ses inférieurs de démolir ou de mettre la main sur les sculptures artistiques et les tableaux que les siècles avaient ici entassés. Quand la bataille meurtrière eut cessé dans la malheureuse ville, il vint un moine pour visiter son couvent. Il fut fort étonné non seulement de le trouver encore debout, mais même très bien conservé, alors que la partie voisine de la ville était entièrement détruite. Quand il voulut pénétrer dans l'intérieur du bâtiment, il rencontra le lieutenant Reinbrecht. Après les premières craintes, on s'entendit bientôt. Le moine apprit que ce fut grâce à l'attitude de cet officier allemand que le monastère avait été sauvé de la destruction.

« Il le remercia de tout cœur, et une sincère amitié, qui ne devait pas être de longue durée, s'établit entre eux. Pour garantir les bâtiments contre tous les malheurs possibles de la guerre, Reinbrecht y fit établir une ambulance. Au dehors, on fit afficher des pancartes avec cette inscription : « Cette maison est sous la protection allemande ». Les œuvres d'art furent transportées ailleurs sous bonne escorte. Le 4 septembre, Reinbrecht quitta Louvain pour prendre part à l'avance de l'armée allemande. Le 20 septembre, il trouva une mort glorieuse sur l'Aisne. La veille au soir, sous le pressentiment de sa mort, il avait fait ses adieux à son père et à ses frères et sœurs. Son dernier mot fut : Je tombe joyeusement pour la gloire et l'honneur de l'Allemagne.

« Sa bonne action ne fut pas oubliée au monastère. Quand on se disposa à continuer la Chronique du monastère, celle surtout qui avait trait aux années de guerre, on s'enquit des parents survivants du lieutenant Reinbrecht. On trouva l'adresse de sa sœur qui vivait depuis plusieurs années à Ballenstedt. Il y a quinze jours arriva ici un Frère Salésien qui, sur l'ordre de ses Supérieurs, s'informa de la vie et des relations antérieures du lieutenant Reinbrecht. Les Reinbrecht furent très fortunés jadis, maintenant ils sont les victimes de l'inflation. Le Sanator Reinbrecht n'avait pas de quoi manger à sa faim et sa fille ne parvenait pas, malgré son travail, à gagner suffisamment pour subvenir aux besoins du père presque octogénaire. Quelle ne fut pas la stupéfaction du Fr. Théodore, quand il joula la pauvre mansarde avec ses petites chambres à coucher et qu'il entendit l'histoire de la grande misère des années passées. Sa première pensée fut : Il faut qu'intervienne ici l'abbaye qui doit une si grande reconnaissance au lieutenant Reinbrecht.

« Il adressa immédiatement une lettre au monastère belge, en le priant d'oublier et la nationalité et la confession et de récompenser la famille dont un membre lui avait rendu un service signalé. Il quitta Ballenstedt avec la conviction qu'un rayon de soleil allait bientôt réjouir les petites mansardes. Son espoir ne fut pas déçu. Il y a huit jours, arriva au presbytère catholique un chèque de 500 marks, avec ces mots : « Vous trouverez ci-joint un chèque de 500 marks, que vous voudrez bien transmettre à M<sup>me</sup> G.-E. Reinbrecht. Nous avons appris sa situation précaire. L'année prochaine, nous vous ferons parvenir la même somme. Nous envoyons ce secours en souvenir de ce que le frère de cette dame, le lieutenant Reinbrecht, a fait pour notre monastère en 1914.

« Recevez, etc... »

« Louvain, Abbaye du Mont-César, 12 mars 1929. »

« Nous ne nous étendrons pas sur la description de l'effet du rayon de soleil dans la pauvre demeure. Mais qui ne se souviendrait pas du dicton : « Une bonne action porte intérêts. »

« H. M. »

## II. — De la Gazette populaire de Cologne, 3 avril 1929.

Reconnaissance d'un monastère belge pour un acte de sauvetage allemand.

« Pendant la guerre de 1914, le premier lieutenant Reinbrecht, qui appartenait à une division de l'armée allemande en Belgique, avait reçu l'ordre de détruire le monastère bénédictin du Mont-César, parce qu'on y soupçonnait un poste d'arrière-garde de francs-tireurs français. Reinbrecht entra avec une section d'infanterie dans le monastère qu'il trouva entièrement abandonné. Seuls, les riches trésors d'art de l'abbaye n'avaient pas été emportés. Le lieutenant ordonna à ses hommes de ménager soigneusement les propriétés du monastère et les trésors d'art furent conservés. Pour plus de sûreté, il organisa dans le monastère un lazaret et ainsi tout danger fut écarté. Quelque temps après, Reinbrecht reçut l'ordre de partir au front, et il y tomba au champ d'honneur.

« Pendant son séjour au monastère, il avait fait la connaissance d'un moine qui était revenu, et qui, lors de son départ, lui adressa en des paroles cordiales les remerciements du monastère. L'histoire de l'abbaye, actuellement terminée, relate cette noble action de l'officier allemand, et on s'efforça de connaître le domicile du sauveur de jadis. On apprit l'existence à Ballenstedt d'une sœur encore vivante de l'officier tué. On lui envoya un Frère Salésien (sic). Celui-ci fit connaître au Mont-César la chute financière (provenant de l'inflation) de la famille autrefois très riche de l'officier, et il demanda de l'aide pour la sœur de l'ancien protecteur. Il y a quelques jours, le presbytère catholique de Ballenstedt reçut, pour celle-ci, une somme de 500 marks et la promesse que d'autres secours suivraient. »

\* \* \*

Nous avons pensé faire honneur au lieutenant Reinbrecht, au major von Manteuffel et à d'autres personnes belges et allemandes, en publiant des documents authentiques sur cette histoire. C'est la première fois que « le sauvetage du monastère » (Reinbrecht) sera exposé tout au long sous les yeux des lecteurs. Nous avons voulu le faire d'abord en allemand, dans l'*Allgemeine Rundschau*, pour affirmer que les journaux des deux pays se trompent lorsqu'ils affirment qu'il ne peut y avoir entre l'Allemagne et la Belgique que des sentiments de haine et de vengeance.

Pour rédiger la première partie de cet article, nous avons utilisé très largement quatre sources principales, qui sont :

1<sup>o</sup> Un récit du frère Césaire Van Bergen de la congrégation de Notre-Dame de la Miséricorde (Scheppers), instituteur à Blauwput, faubourg de Louvain. L'original, écrit en flamand, a été traduit en français et revu par le frère Césaire lui-même; c'est cette traduction, bien que non littéraire, qui nous servira. L'original est daté du 21 juillet 1915. Nous le citons par la lettre A.

2<sup>o</sup> Un rapport de l'Oberleutnant (premier lieutenant) G. Reinbrecht. L'original a été dicté par l'Oberleutnant entre le 30 août et le 6 septembre 1914, pendant son séjour au Mont-César : il est en langue allemande et signé par l'auteur (R).

3<sup>o</sup> Des notes de Dom Lambert Baudouin O. S. B. (B).

Tous ces documents sont conservés, en originaux, aux archives du Mont-César.

4<sup>o</sup> Une notice du R. P. Bruno Lefebvre, Jésuite, qui était, en 1914, aumônier des Frères des Ecoles chrétiennes de la Maison de *Jesu-Placet*, à Louvain (L).

Cette notice a été publiée une première fois dans le journal *Notre Pays* du 17 août 1919, et une seconde fois, corrigée, en brochure chez Dewit, à Bruxelles, en 1920, sous le titre : *L'abbaye du Mont-César à Louvain et les incendiaires allemands de 1914*. Nous nous sommes servis de cette seconde édition, qui n'a pas été mise dans le commerce.

\* \* \*

La déclaration de guerre de l'Allemagne à la Belgique est datée du 4 août 1914. La Belgique se mit aussitôt en état de défense contre la grande puissance qui, « contre toute justice » (Bethmann Holweg), violait son territoire, dont la neutralité avait été garantie par la Prusse.

Le 6 août, 700 soldats belges étaient logés sur de la paille, dans les cloîtres de Mont-César, à Louvain, et le 14 du même mois d'autres soldats belges, remplaçaient les premiers. Le 15, ces hommes participaient à la procession dans les jardins de l'abbaye.



Le 18 août, l'armée belge se retire sur Anvers et le Mont-César reste vide.

Le 19, les Allemands entrent dans la ville de Louvain, et s'y installent sans lutte.

Le 22, on annonce aux moines du Mont-César l'arrivée d'officiers et de soldats allemands. Les religieux préparent tout pour les recevoir et les loger. Personne ne vint. Le 25, commencent les fusillades dans des rues voisines. « Après Complies, on prépare les cloîtres et les grandes salles pour les services d'ambulance » (B).

Le 26, Louvain brûle. Du Mont-César, qui domine la ville, le spectacle est terrifiant.

Le 27, jeudi. Les Allemands, sous prétexte que la ville de Louvain allait être bombardée, voulurent obliger tous les habitants d'évacuer la ville. Les Frères des Ecoles chrétiennes du couvent de *Jesu-Placet* parvinrent à ne pas abandonner leur maison.

Les Bénédictins, sur l'ordre des Allemands, quittent leur monastère, le laissent complètement vide, et n'emportent rien avec eux. Ils se rendent, avec la masse des fuyards, vers la station, où après des hésitations et des consultations diverses, ils se décident à monter dans un train à destination de l'Allemagne, pour trouver chez leurs confrères de l'abbaye de Maria-Laach, un asile provisoire. Cependant, à Waremmes, station entre Louvain et Liège, un Père, Dom Lambert Baudouin et le portier du monastère, frère Landoald De Waeghe quittent le train, avec la permission de leur abbé, et la volonté de retourner au Mont-César, s'ils le peuvent. L'autorité militaire allemande ne leur accordera cette permission que le 1<sup>er</sup> septembre (B).

Le vendredi 28 août, rien ne se passe au Mont-César, vide de ses habitants et fermé à clef, par eux, au moment du départ.

Mais à Louvain, des scènes sanglantes continuent à répandre la terreur. Il en était de même dans les faubourgs. Voici le récit du frère Césaire Van Bergen, dont le rôle fut important dans l'histoire du Mont-César. Nous transcrivons son mémoire.

### Mémoire du Frère Césaire Van Bergen (A). Abbaye du Mont-César à Louvain.

Comment elle fut sauvée de la destruction.

« C'était le samedi 29 août 1914, vers 9 heures du matin. Le 28 août les soldats allemands avaient pris quartier dans notre couvent, de même que chez les religieuses; dans nos écoles et locaux du patronage et des cercles; ainsi que dans les maisons de la grand-rue de Diest et des rues adjacentes à celle-ci. Ils n'avaient pas à se plaindre de nous. Aussi tout semblait devoir bien finir; — quand, tout à coup, dans l'après-midi, ils se mirent à tirer les uns sur les autres, et ils nous accusèrent ensuite d'avoir fait nous-mêmes le coup de feu. Après les plus infamants sévices, qui nous furent infligés devant des femmes et des enfants, on nous rangea sur une seule ligne, dans la rue de l'Eglise avec les ecclésiastiques de la paroisse et des bourgeois, les hommes seuls étaient au nombre de 57; nous fûmes menacés d'être tués, et insultés comme ce qu'il y a de pire. Cinq victimes furent exigées: notre digne confrère Fr. Candide, le R. P. Maximin Vanhelm, et trois civils. On les fusilla dans le jardin des sœurs. Les 52 survivants durent suivre l'armée sur le champ, vers Kessel-Loo, où ils passèrent la nuit à la belle étoile. Le matin étant venu, il paraissait que nous aurions dû être déportés vers Aix-la-Chapelle. Heureusement, d'après ce que nous dit le major, il n'y avait plus de place dans le train. Sur ces entrefaites, le même officier nous rendit la liberté.

« Après notre mise en liberté, près du bassin de natation de la ville, nous nous rendîmes à la station où se trouvait le commandant de place Manteuffel. Nous lui demandâmes un sauf-conduit. Mais il ne voulut pas comprendre l'insuffisance d'un passeport unique pour 52 personnes qui allaient se diriger chacune de son côté. Il n'estampilla qu'un seul laisser-passer qu'il remit à M. le curé de Blauwput.

« Le commandant se tournant alors vers les Frères leur dit: « Un de vous restera à la disposition de l'armée. Il doit se charger d'une mission près du couvent des Bénédictins ». Notre Frère directeur entendant parler de Bénédictins me demanda si je voulais bien me charger de cette affaire. J'acceptai.

« Le commandant Manteuffel me dit alors: « Les Bénédictins ont tiré. Vous allez leur dire, qu'endéans la demi-heure, ils devront avoir remis les armes dont ils se sont servis en francs-tireurs. « Que sans cela, leur couvent sera réduit en cendres »!

« Un certain émoi me prit et je dis à Manteuffel: « Monsieur, mes confrères doivent fuir immédiatement d'ici et je resterai seul en arrière! » — « Soyez tranquille, me répondit-il, vous allez faire une bonne action; du reste on soignera pour vous. » Il me mit un billet dans la main et me donna un soldat pour m'accompagner.

« Voici la traduction (I) de ce billet de Manteuffel:

« Le Frère Césaire Van Bergen est chargé de prêter son aide à des moines du couvent bénédictin de l'Etat-Major. Après sa remise en liberté par les troupes, il peut retourner à Blauwput.

« Le commandant,  
N. MANTEUFFEL  
major. »

« (Sceau.)

« Au lieu d'aller tout droit au Mont-César, le soldat me mène à l'Etat-Major, qui se trouvait rue de la Station.

« C'était une grande maison à grande porte cochère blanche, du côté gauche de la rue. Nous ne pûmes découvrir nulle part un seul habitant sur notre parcours. Les maisons fumaient encore... Des soldats qui traversaient en rangs la rue de la Station me lancèrent l'injure de *Schweinhund*, ajoutant à l'adresse de mon guide: « Tuez-le d'un coup de fusil ».

« Nous entrons dans la maison. On me conduit dans la véranda, où se trouve l'Etat-Major. Trois ou quatre officiers sont assis à table. Des plans et des écrits s'y trouvent à côté de bouteilles de vin, de verres, etc.

« L'officier supérieur, un homme d'âge, qui n'entend que peu ou point le français, me demande si je ne puis m'exprimer en allemand. Je lui répondis que je comprends l'allemand, mais que je le parle très peu. Et l'interrogatoire se poursuivit:

— Qui êtes-vous?

— Frère Césaire de Blauwput.

— Blauwput! Mais hier, vous y avez fait le coup de feu, n'est-il pas vrai?

« Je dus rire quelque peu. Mais, la pensée que je ne sortirais tout de même pas vivant de leurs mains, me fit répondre avec hardiesse et franchise au chef d'Etat-Major, ce qui suit:

— Monsieur, nul d'entre nous n'a tiré. Bien plus, pour ma part, jamais, je n'ai eu de fusil en main. Laissez-moi, s'il vous plaît traiter ce point en français; pour le reste, je pourrai vous répondre en allemand.

— Oui, dit le chef, si vous parlez posément.

« A peine eus-je dit quelques mots, qu'il m'interrompit:

— Trop vite, vous allez trop vite!

« Je continuai lentement en ces termes: « Mais, Messieurs, quelle idée avez-vous donc des prêtres et des religieux? Nous ne pouvons pas tirer du tout tant qu'il n'y a pas cas de légitime défense! » Notre Evêque, ces jours derniers encore, nous a recommandé sérieusement de demeurer calmes, d'exhorter le peuple au calme et d'être soumis aux dispositions de la Providence Divine; surtout, de ne faire quoi que ce soit, qui puisse attirer les représailles des troupes de passage. Nous devons toujours être prêts à accepter même le pire sort, comme venant de la main de Dieu. Mais ceux qui ont tiré, ce sont vos propres militaires, oui, Messieurs! »

(Le chef me regarda dans le blanc des yeux.)

« Ainsi hier, nous les avons reçus avec toute la bonté possible, leur cédant tout, jusqu'à nos lits. Dans l'après-dîner, ils se mettent à tirer les uns sur les autres et nous accusent d'avoir tiré! — Il y a deux jours, un soldat allemand, décharge son fusil au milieu de la rue, puis il se met à courir, à crier et à vociférer: comme si les habitants eussent tiré sur lui. Tout cela, Messieurs, des témoins peuvent vous l'attester. »

« Le chef de l'Etat-Major m'interrompit ici: « Il y aura eu hier une mauvaise entendue (malentendu). Et moi de répondre: « N'est-ce pas grand dommage, que cela ait coûté la vie à cinq hommes? »

« On change de ton. Et j'entends murmurer: « Il comprend l'allemand, qu'il attende dans la chambre de devant ». Mon conducteur me mène alors dans la salle de devant, donnant sur la rue, où sont plusieurs matelas. C'est probablement ici que dort l'Etat-major.

(1) Der Bruder Cesar Von Bergen ist beauftragt bei einer Verhandlung mit den Mönchen des Benediktinerkloster behilflich zu sein. Nach Entlassung durch die Truppen kann er nach Blauwput zurückkehren.

der Kommandant  
N. MANTEUFFEL  
Major.

(Zegel)



Une demi-heure après, je suis rappelé. On me demande à nouveau de déclarer mon nom, etc. : on me dit, qu'à midi (11 heures en Belgique), je dois être à la station pour conduire au Mont-César la compagnie chargée de brûler le couvent des Bénédictins. « Vous sonnerez, me dit l'officier âgé qui présidait, et vous direz aux Pères, qu'ils ont à livrer, dans l'espace d'une demi-heure, les armes à feu dont ils ont fait usage, qu'ensuite ils doivent prendre la fuite, parce que leur couvent va être brûlé. » Ces paroles ne concordaient pas absolument avec ce que Manteuffel m'avait dit; je demandais si j'avais bien compris. Et leur répétai en français, ce qu'en allemand, je venais d'entendre. « C'est cela, fut-il répondu, vous avez bien saisi. »

Mon guide, le soldat, me mena ensuite au commandant local; il était 10 heures. Je demandai de pouvoir aller encore une fois à Blauwput. Cela me fut refusé, sous prétexte qu'il était déjà assez tard. Mais malgré tout, on me fit attendre encore une heure entière dans la gare. Je fis remarquer à Manteuffel que je n'avais plus rien pris depuis la veille à midi. « Je n'ai rien d'autre ici, me répondit-il, qu'un morceau de pain sec » et il m'en offrit une tranche. Un soldat me fit passer un peu de café froid. Avec peine, je détachai quelques bouchées de ce croûton, assis près d'une petite table placée non loin de la porte de sortie du côté de Blauwput, où tout était dans le plus grand désordre. Entretiens arrivèrent des sœurs allemandes avec des enfants qui demandaient à partir. Manteuffel fit des difficultés. »

\* \* \*

Nous interrompons ici le récit du frère Van Bergen pour insérer une partie de l'article du R. P. Bruno Lefebvre, jésuite (L) paru en brochure chez Dewit, en 1920, à Bruxelles.

Pour bien comprendre ce qui va suivre, il est utile de se rendre compte de la position topographique de l'abbaye bénédictine du Mont-César et du couvent de *Jesu-Placet*.

La ville de Louvain est entourée d'une ceinture de collines basses et allongées dont la principale portait jadis à son sommet le château des ducs de Brabant, qui fut détruit par l'empereur Joseph II. L'empereur Charles-Quint y avait habité dans sa jeunesse, et depuis lors, la colline s'est appelée en flamand le *Keyversberg* et, en français : le **Mont-César**. Au XIX<sup>e</sup> siècle, on y bâtit une abbaye bénédictine, filiale de l'abbaye de Maredsous, dont les moines vinrent s'y installer en 1899.

A quelques centaines de mètres, vers l'ouest à mi-côte de la colline, est située un grand établissement des Frères des Ecoles chrétiennes, appelée le *Jesu-Placet*, dont il sera plusieurs fois question dans le récit du P. Lefebvre, S. J.

Il semble, d'après celui-ci, que le major von Manteuffel, avait quitté la station après avoir vu le frère Césaire pour la première fois, et qu'il avait pris une voiture et une escorte pour aller reconnaître les lieux.

DOM NORBERT NIEUWLAND, O. S. B.  
(de l'abbaye de Maredsous)

(A suivre.)

## Eugenio d'Ors ou le culte de l'intelligence<sup>(1)</sup>

A un moment où la religion de l'inconscient et l'animalité dominant dans les lettres, la philosophie et les mœurs, où le souci d'ordonner et de diriger le cède au triste plaisir de se laisser dissoudre et entraîner, Eugenio d'Ors n'a pas seulement pris parti pour l'Intelligence, pour cette « minorité digne et honorable » qui retourne à la dévotion des « idées claires », il entreprend aussi de démontrer que l'Intelligence peut être la source des voluptés les plus délicates.

Comprendre, ce n'est point seulement, pour lui, distinguer, c'est aussi et surtout définir, définir pour mieux posséder car l'on ne possède que ce qui a des limites.

(1) Jardin des Plantes. 1 vol. Edit. Fourcade.

L'homme est sur la terre, pour la dominer, pour la circonscrire, et non point pour se laisser absorber par elle.

Ivresse de la possession, ivresse du maître, mille fois plus exaltante que celle de l'esclave. En errant dans les chemins du Jardin des Plantes de Lisbonne, sous un ciel de feu, dans ces chemins « où la vie et la mort habitent de concert » où des massifs obèses s'élève une si amollissante puissance de parfums, quelle tentation exquise de se défaire, de céder aux roucoulements pathétiques des colombes ! Mais à mi-chemin de cette tentation, quelle exaltation plus grande encore de la surmonter, de la vaincre, de se pencher sur ces écriteaux, d'y retrouver les traces du pas de l'intelligence et de sa victoire, de donner un sens, un cadre et une dignité à ce trouble et vicieux débordement de sève, d'exorciser cet envoiement en y substituant une rêverie géographique ou marinière.

Ce continuel redressement de l'esprit, dont un Eugenio d'Ors s'est fait une loi, ce refus de consentir à la volupté immédiate, ce souci préalable d'introduire la sensation dans un ordre préparé une joie plus subtile, assurent de plus durables plaisirs que ne le pourrait faire un abandon sans conditions.

Il n'y a, dit Eugenio d'Ors, de variété, et d'infinies possibilités d'exaltation que dans l'ordre. L'équilibre, la beauté, l'intelligence, le génie admettent les versions les plus imprévues.

Il n'y a rien de plus court, de plus sommaire, de plus dénué de perspectives, que cet inventaire des instincts et des purs réflexes, auquel les écrivains et les psychologues modernes ont consacré le meilleur de leur temps.

Est-il un monde plus vide, un cercle plus étroit, une atmosphère plus raréfiée que ceux où gravitent les héros de Gide ou de Proust ? Qu'ont-ils de comparable ces circuits fermés, où le coureur repasse sans rien apporter de neuf à ces avenues éblouissantes qui, parties des hauts plateaux de l'esprit, multiplient à l'infini les possibilités d'aventures ?

Les démarcées qu'un Eugenio d'Ors poursuit à travers le temps et l'espace, parties de l'homme reviennent à l'homme sans doute, mais non pas avant de l'avoir enrichi.

Miroir, non pas de lui-même, mais de l'univers, l'homme ne vaut que pour autant qu'il ait réfléchi celui-ci et fait de ses mille images une image animée de son esprit propre.

La *jolie est insipide*, dit Eugenio d'Ors, *insipide* et *monotone*. Et avec la folie, le vice, et l'amour qui n'est qu'un réflexe, et tout ce frémissement à fleur d'épiderme dont se satisfait l'inquiétude contemporaine.

Les plus belles aventures, les plus attachantes sont encore les aventures de l'esprit. Au fait, le roman, qui n'est qu'une transposition de la vie, les pourrait retracer au même titre que celles de la chair ou des passions. On dit communément d'un ouvrage scientifique alerte et bien fait qu'il se lit comme un roman. C'est que l'auteur a tout simplement « vécu » son sujet avant que d'en parler. Comme il y a une science de la poésie, il y a une poésie de la science et un romantisme de la raison. Et l'œuvre d'art ne dépend pas de la matière à laquelle elle s'applique, ou des matériaux dont elle fait l'emploi, mais de la pensée qui anime l'auteur et du rythme qu'il imprime à son œuvre.

Toute vraie démarche de l'intelligence suppose une profession de foi et un acte d'amour. On ne la conçoit pas comme vraiment désintéressée. Et ce désir qu'elle a de ramener tout à l'unité est une passion.

*Histoires lucides*. Tel devait être dans la première pensée de l'auteur, le titre de ce recueil qu'il vient de publier sous celui de *Jardin des Plantes*.

La lucidité, premier privilège de l'Intelligence, n'implique nullement la froideur. Il est plus exaltant de tendre à son but



en pleine lumière surtout lorsqu'il est malaisé, que de s'en approcher à tâtons. Il y a aussi plus d'héroïsme.

Cette investigation sournoise de l'inconscient à laquelle s'abandonnent nos contemporains est marquée du signe de la peur, la peur des responsabilités, la peur de l'acte et cette animalité qu'elle feint d'explorer, c'est surtout pour y trouver un refuge.

C'est en dehors de lui, que l'homme doit trouver son salut, dans l'intelligent contre l'instinctif, dans la science contre l'animalité, et c'est pourquoi il doit préférer l'universel au particulier, l'art à la poésie, le dessin, l'architecture à la peinture et à la musique. Il doit être pour l'homme contre le chaos, pour l'Europe contre la Russie, pour tout ce qui relie, rassemble, et édifie, au lieu de défaire et de dissocier; en somme pour Racine et Linné, de Maistre et Maurras, et contre Dostoïewski et André Gide.

La Beauté, oui, prononce Eugenio d'Ors, la Beauté avec sa majuscule canonique, la Beauté faite d'harmonie non de caractère; d'équilibre, non d'expression; de santé, non de maladie. La beauté des objets précieux, non celle des ruines. La beauté grecque, la beauté latine, la beauté classique, notre beauté.

*Tous les personnages que l'on rencontrera ici seront aussi intelligents que possible et passablement beaux.*

Des trois récits dont se compose le présent recueil, l'un vise Freud, l'autre Bergson, le troisième instruit le procès de l'auteur, de l'auteur qui voudrait se créer un alibi aux yeux de l'intelligence, mais que l'intelligence refuse de lâcher. Tu es homme, lui dit-elle, tu resteras homme, et homme de mon parti.

Nous ne dirons pas que ces trois récits constituent un des sommets de l'œuvre d'Eugenio d'Ors. Considérons-les plutôt comme un divertissement, un jeu mené en marge de travaux plus graves. Mais ce jeu obéit aux mêmes lois, participe du même enseignement.

Si l'on y voit par moments que la Vie est *plus forte* que l'Intelligence, celle-ci n'en reste pas moins **meilleure** que la Vie, conformément à l'héroïque postulat de la civilisation d'Occident.

L'humour d'Eugenio d'Ors est d'une qualité très spéciale. Il se donne libre cours dans l'histoire de Caboche. D'aucuns le trouveront peut être un peu apprêté, et ne saisiront pas très bien le rapport qu'il insinue entre le héros et la cigogne.

Il se peut aussi que le roman de la rêveuse éveillée déconcerte.

Mais le troisième récit *Océanographie de l'ennui* pourrait bien être un petit chef-d'œuvre. C'est à proprement parler le drame de l'Intelligence, confrontée avec le Néant, à qui tout objet de méditation est refusé par ordre, et qui, dans ce vide, se refait d'elle-même, se refait un univers là où il n'y avait rien, retrouve sa loi qui est la *ferveur inépuisable*.

L'intelligence ne connaît pas le repos. Elle est un mal divin et celui qui en est la proie, la plus pure et rigoureuse solitude ne lui sera de rien. Même sans air pour brûler, il brûlera.

C'est ainsi que réduit par les prescriptions du médecin à récupérer dans l'ennui et l'immobilité de la chaise longue les forces qu'il croyait gaspillées, l'auteur les retrouve en lui-même, plus impatientes d'avoir été un moment comprimées, jetées tout d'un coup au fort d'un dur combat, mises aux prises avec l'insidieuse volonté de puissance, sommées une fois de plus de choisir entre Dieu et le Chaos?

De ce duel silencieux, le lecteur lira les phases dans *Océanographie de l'Ennui*. Il assistera au drame furieux poursuivi au-dessus du corps immobile, du corps aboli, où l'âme cherche en vain un abri.

Volonté de puissance contre volonté d'harmonie. Il faut bien que celle-ci l'emporte, puisque l'autre ne tient son pouvoir que des sens.

Froide victoire et que nul cri de joie n'annonce dans la cité intérieure. Vieillesse soudaine, cuisante humiliation des sens.

Mais qu'elle est douce et apaisante au tournant, l'illumination surgie du sein même de la déroute. Rester soi-même, une fois de plus subir sa loi! La sienne, l'unique. Une fois de plus, avoir gagné la partie.

MARCEL SCHMITZ.

## Les vingt-deux martyrs de l'Ouganda<sup>(1)</sup>

A mon fils François, N. C. S. Sp.

### I

Baigné par les eaux du lac Nyanza dont il contourne mollement les bords nord et nord-ouest, l'Ouganda ne connaît toute l'année qu'un sauvage printemps, qui enflamme de fleurs éclatantes les collines et les vallons où le bananier prodigue ses larges palmes et ses fruits nourrissants. Des oiseaux multicolores partent en fusées des feuillages remués. Ils ne chantent pas. Le silence ténébreux de l'Afrique équatoriale, fourmillant d'insectes et de reptiles, n'est troublé que par le roulement des tambours de guerre ou les lointaines incantations du timbre aigu des sorciers vêtus de peaux de chats sauvages et de serpents. Les nuits sont éclairées par les bûchers où achèvent de se consumer les cadavres des condamnés. Partout rôdent les maléfices; et sur chaque tribu qui vit à l'ombre des tombeaux de ses ancêtres, dans ses cases de roseaux tressés, au milieu de ses bananeraies, flottent les fantasmagories des totems inviolables, léopard, pangolin, civette, éléphant, buffle, singe, antilope, loutre, silure...

Ce royaume dont la terre a la couleur de la rouille est l'héritage du peuple guerrier des Baganda. De pure race bantou, ces fils de Chus venus originairement d'Ethiopie furent-ils autrefois évangélisés par saint Matthieu? Qu'était ce Kintu le fondateur pacifique de leur empire, cet homme blanc qui avait horreur du sang, se disait le messager du ciel et appelait toutes les créatures ses enfants?

L'Ouganda serait-il ce royaume de Magdosor dont parle un franciscain castillan du XIV<sup>e</sup> siècle et qui aurait délégué en 1307 des ambassadeurs à la Chine pour y demander des missionnaires? Ces conjectures ne sont pas invraisemblables tant les légendes de ce peuple s'éclairaient au milieu de leurs rites étranges, de reminiscences chrétiennes.

D'où leur venait l'habitude de verser de l'eau sur la tête de leur enfant à sa naissance? Qui leur avait appris cette sentence qu'ils aimaient à répéter « La mort ne détruit pas; elle garde en réserve ». Pourquoi leurs devins se signaient-ils d'une croix avec leurs plaquettes de cuir ornées de perles et de cauris avant de les jeter sur le tapis, à la façon de dés, pour y lire l'avenir? Qu'était-ce donc enfin que leur dieu suprême Katonda dont l'éternité est le partage et qui habite dans le ciel, qui fait descendre sur la terre son fils Kavi-Kouci pour arracher les descendants de Kintu des bras de la mort?

Quand, en 1875, Stanley découvrit ce peuple si différent de ses voisins par le caractère il fut émerveillé, et dans une lettre célèbre pressa les Sociétés bibliques du Royaume-Uni d'envoyer des missionnaires prêcher l'Évangile à ces noirs si bien disposés pour embrasser la loi du Christ. Il n'y avait pas de temps à perdre car déjà les Arabes appelés dans l'Ouganda en 1852 par le roi Souna commençaient d'y propager l'islamisme; une mosquée réunissait les fidèles à Roubaga, la résidence du roi Mteça. Mais Stanley affirmait que trois semaines lui avaient suffi pour convaincre Mteça de la supériorité de la Bible sur le Coran. La *Church Missionary Society* délégua bientôt des Révérends, des ingénieurs et des architectes brûlant de zèle biblique et commercial.

Cependant les sorciers continuaient de rendre leurs oracles,

(1) Conférence faite à Bruxelles.



quand un jour l'esprit qui les possédait prononça ces paroles étranges avec une sorte de miaulement perçant qui tenait du muezzin et du ventrilogue : « Vous me cherchez et ne me trouverez plus. Voici venir un étranger blanc avec son petit bagage ». Le P. Lourdel de la Société des Pères Blancs arrivait à Rubaga, le crucifix à la main et le rosaire autour du cou; le frère Amans l'accompagnait. C'était le 17 février 1879.

Deux ans ne s'étaient pas écoulés que la chrétienté de l'Ouganda était fondée et que catéchumènes et néophytes venaient en nombre se faire instruire à la classe des Pères. Météca lui-même se montrait curieux d'interroger celui que les noirs appelaient Mapéra sur les mystères de la foi. « Parle-moi encore du Paradis », lui disait-il.

Malheureusement, un Révérend crut bon en présence du Roi de vanter insolemment la puissance de sa nation. Météca en prit ombrage et inspiré par les grands de sa Cour, ses sorcières et les musulmans de son entourage, étendit sa méfiance à tous les blancs. Il soupçonnait l'Égypte de convoiter son royaume et devina derrière le Khédivé les sordes menées de l'Angleterre pour « manger son pays », comme il disait. Vers la fin de 1882, les missionnaires furent obligés de quitter l'Ouganda et se retirèrent au sud du lac dans l'Ounyanembé et l'Oukouné où ils rachetèrent et baptisèrent des captifs de tribus vaincues qu'on vendait comme esclaves.

Mais le 10 octobre 1884, Météca mourait. Mwanga, son fils, désirait beaucoup, disait-on le retour des Pères. Pendant leur absence la petite chrétienté de l'Ouganda avait persévéré; les néophytes avaient instruit leurs frères et leurs enfants. Plus de huit cents catéchumènes brûlaient de recevoir le baptême; ils récitèrent les prières qu'ils avaient apprises et avaient fabriqué des chapelets avec des perles. Mwanga comptait de nombreux chrétiens parmi ses pages et c'était aussi un chrétien, André Kagwa, son ami intime, qui avait découvert un grave complot ourdi par les grands de sa Cour pour le renverser de son trône.

À ces nouvelles, les Pères remontèrent par étapes vers le lac. Ils étaient à Kamoga depuis quelques semaines lorsqu'en juin 1885 vingt pirogues armées de trois cents rameurs vinrent les prendre pour les ramener dans l'Ouganda de la part du Roi.

Le retour des Pères semblait donc s'annoncer sous les plus heureux auspices lorsque de noirs démons commencèrent d'entrer dans le cœur de Mwanga.

## II

Un silence menaçant plane sur cette nuit du dimanche 15 novembre 1885 : les sentiers qui conduisent aux cases de la mission sont hantées d'ombres furtives; elles grattent à la porte du P. Lourdel et aussitôt entrées elles s'agenouillent : « Nous allons mourir, disent-elles, donne-nous le baptême ». Depuis cette après-midi et durant toute la nuit, la main de Mapéra n'a pas cessé de verser sur les fronts l'eau salvatrice.

Une nouvelle terrible a bouleversé tout le palais : Mwanga, aujourd'hui même, a fait exécuter son majordome, Joseph Mukasa.

Le Roi, qui souffrait d'une ophthalmie, avait envoyé Joseph chercher un remède chez le P. Lourdel. Celui-ci lui avait remis deux pilules d'opium. Mwanga les supporta mal et prétendit que Joseph avait voulu l'empoisonner. Joseph, néophyte baptisé le 30 avril 1882, avait la charité d'un saint; sans cesse il rachetait des esclaves qu'il affranchissait et instruisait de la religion; très soucieux des devoirs de sa charge qu'il occupait tout le jour, il passait ses nuits à enseigner les catéchumènes.

Tous les pages sur lesquels Joseph exerçait sa haute surveillance savent la raison cachée de ce crime : le Dieu des chrétiens défend de satisfaire les plaisirs infâmes dont les musulmans ont apporté le honteux usage sous le règne de Météca et Joseph a exaspéré le Roi en se mettant toujours en travers de ses convoitises et osant même, bien qu'à genoux, le supplier de renoncer à son vice. Ce dieu des chrétiens est vraiment trop exigeant. S'il s'oppose ainsi aux désirs du Roi, ce n'est plus Mwanga qui règne, c'est le dieu de Mapéra. Aussi Mwanga a-t-il livré Joseph aux mains du Katikiro, le premier ministre qui le jalouse à cause des faveurs dont le majordome a été comblé jusqu'ici : « Emmène-le, a-t-il dit, tu me sauveras la vie et il n'y aura plus deux rois dans mon royaume. »

Joseph a été condamné à être brûlé vif avant le coucher du soleil. Il avait communiqué le matin. N'ignorant pas la vraie cause de son supplice, quand les bourreaux se présentèrent pour le lier il les écarta noblement : « Mourant pour ma religion, déclara-t-il, priez-vous donc que je pense à m'enfuir » ?

Moukajjanga, le chef des bourreaux, qui estimait son prisonnier décida de lui trancher la tête avant de le brûler pour lui épargner le supplice du feu. Au moment de lui tendre le cou, Joseph dit à Moukajjanga : « Je meurs innocent, rapporte à Mwanga que je lui pardonne mais aussi qu'il fera bien de se repentir car je l'attends devant le tribunal de Katonda ».

Mwanga a feint de rire quand on lui a rapporté ces paroles, mais elles l'ont troublé; il craint que l'âme de Joseph, son *Mzimou*, cet esprit si redouté des Baganda, ne témoigne contre lui et ne lui inflige des tortures épouvantables. Aussi a-t-il imaginé de brûler un autre condamné et de mêler sa cendre à celle du martyr. « Comment, s'est-il écrié, ravi de son stratagème, comment le *mzimou* de Joseph pourrait-il maintenant se retrouver? »

Mais le lendemain il appelait ses pages et leur disait : « Que ceux qui ne prient pas chez les blancs s'approchent de moi ! Trois seulement s'avancèrent.

« Je vous ferai tous tuer ! » hurla-t-il.

Il devenait sombre, lui gai d'ordinaire jusqu'à la puérité, et qui se plaisait aux grosses farces comme de mettre sur sa tête le chapeau du P. Lourdel et de se regarder dans la glace. Le sang de Joseph Mukasa ne l'avait pas apaisé. Celui de Charles Lwanga l'empêchait de dormir.

Charles Lwanga était le chef de ses pages; baptisé dans cette nuit du dimanche 15 novembre qui avait suivi le supplice de Joseph Mukasa, il n'avait pas vingt ans et sa vigilance sur les adolescents confiés à sa garde égalait celle de Joseph. Comme celui-ci, il interceptait les messages du Roi, donnait des contre-ordres, écartait notamment de la présence du Roi un enfant de treize ans, Kizito, dont la beauté avait séduit les yeux de Mwanga. Kizito, chaque fois que le Roi le faisait appeler, courait chez Lwanga qui l'envoyait en mission ailleurs ou prétextait une indisposition. Mais ce manège ne pouvait durer longtemps. Or Kizito n'était pas encore baptisé; et ayant peur de faiblir dans les tourments qui l'attendaient, il allait gratter sans cesse à la porte du P. Lourdel et lui demandait en pleurant le baptême. Mapéra le trouvant trop jeune encore lui disait d'attendre. Mais le petit refusait de sortir jusqu'à ce qu'il eut reçu sur le front cette eau qui lui ferait mépriser la mort. Le Père était obligé de soulever l'enfant dans ses bras et de le déposer doucement dehors par la fenêtre. Alors Charles Lwanga, à qui l'enfant racontait sa peine, lui disait : « Quand l'heure viendra de confesser notre Dieu, tu me prendras par la main et nous mourons ensemble ».

Six mois se passèrent ainsi durant lesquels Mwanga ne cessait de reprocher à ses pages d'aller prier chez les blancs; il les menaçait de mort s'ils continuaient.

Le jeudi 25 mai, comme Mwanga revenait de la chasse, il appela un de ses pages nommé Mwafou, propre fils du Katikiro :

« Mwafou n'est pas là, répondit un homme de sa suite, je l'ai rencontré sur la grand'route en compagnie de Denis Sebougawo. »

Au bout d'une heure, Mwanga, à la lueur du feu qu'enfumait sa case aperçut Mwafou qui entrait; Denis le suivait de près. Le roi appela Mwafou près de lui :

— D'où viens-tu? lui demanda-t-il à voix basse.

— De chez l'armurier Kisoulé.

— Qu'y allais-tu faire?

— Denis Sebougawo m'apprenait le catéchisme.

Avec un geste d'impatience Mwanga le congédia et appela Denis :

— Que faisais-tu avec Mwafou?

— Je lui enseignais la religion.

Mwanga bondit de fureur, arracha des mains d'un de ses gardes sa lance empoisonnée et la plongea dans la gorge de Denis qui tomba dans son sang.

Il allait se précipiter sur Mwafou mais la crainte d'attirer sur lui la haine redoutable du Katikiro qui avait déjà failli le renverser du trône, arrêta son bras.

Le corps de Denis fut remis à un musulman qui l'emporta dans une hutte où il le laissa agoniser jusqu'au lendemain; puis on lui trancha la tête.

Mwanga hurlait comme un fauve et ses yeux étincelaient. Tandis que les autres pages s'enfuyaient, il sortit, toujours avec sa lance, et entrant dans une des cases de son palais où était son trésor de défenses d'éléphants, de caries et de poudre, il tomba sur le sous-trésorier, un chrétien protestant, lui taillada du tranchant de son arme le cou et les épaules, le menaçant de l'achever s'il continuait de prier. Puis le Roi fou se dirigea vers la maison d'André Kagwa.



André Kagwa était le compagnon de chasse et de promenade de Mwanga qui l'aimait particulièrement. Elancé, beau de visage, il portait gravées sur son front les pointes de feu de l'Ounyoru, son pays natal. Il était venu tout enfant dans l'Ouganda. Baptisé le même jour que Joseph Mukasa, le 30 avril 1882, il avait pleuré en silence la mort de son ami, mais avait servi son maître aussi fidèlement. Il avait converti sa femme et groupait autour de lui plus de cinquantes catéchumènes. Les chrétiens aimaient se réunir dans sa maison et les pages y venaient passer leur convalescence. Mwanga le savait et il courait dans l'espoir d'en surprendre quelques-uns. En chemin, il rencontra Honorat Nyonyintoho qui veut dire oiseau. Il lui demanda s'il était chrétien; et comme Honorat le confessait, il ordonna à quelqu'un de sa suite de le conduire au bourreau Sebatta pour être mutilé. Arrivé à la case d'André Kagwa, il ne trouva qu'un néophyte, Jacques Bouzabaliawo, à qui il fit mettre la cangue au cou.

Le soleil s'était couché derrière les collines et les ombres de la nuit équatoriale s'épaississaient dans les vallées, grosses d'œuvres mauvaises. Mwanga retourna dans son palais, en fit renforcer la garde et interdit d'en laisser sortir personne. Des feux s'allumèrent de distance en distance pour délimiter l'enceinte infranchissable. Bientôt le tambour de guerre bourdonna; les bourreaux dressèrent l'oreille et reconnurent le battement spécial qui les rassemblait tous quand le Roi avait décidé une exécution importante. Ils se précipitèrent autour des feux et se mirent à danser et à rire en cadence avec les sorciers qui agitaient leurs amulettes et leurs calebasses en roulant des yeux terribles et en vociférant des imprécations.

Cependant que dans la case des réceptions royales, Charles Lwanga qui en avait la garde, était en prières avec quatre de ses meilleurs catéchumènes, Kizzito, Mbaga, Gyawira, Mougagga. Prévoyant qu'ils allaient mourir le lendemain, Charles les avait réunis pour leur donner le baptême.

### III

Le lendemain, dès le petit matin, le Roi dépêcha des courriers qui s'en allèrent en grande hâte convoquer les dignitaires de la cour, les chefs de province et les conseillers ordinaires. A 8 heures, les grands du royaume étaient réunis autour de Mwanga pour un conseil secret. Sachant qu'il avait devant lui les pères de ces insolents pages qui résistaient à ses désirs, le Roi leur reprocha violemment de lui avoir donné au lieu de fideles serviteurs, les rejetons les plus pervers de leurs familles qui ne songeaient qu'à l'offenser.

Qui aurait osé contredire le Roi sans attirer sur soi-même un terrible châtement? Il faut rire quand il rit et pleurer quand il pleure.

Dans le silence qui suivit la semonce du Roi, une voix s'éleva, écho des sentiments de tous : « O Roi, disait-elle, quand nous t'avons offert nos fils, ils étaient bons; mais le sort qu'on a jeté sur eux les a rendus méchants; s'ils te déplaisent, nous les rejetons avec toi, fais les périr, nous t'en enverrons de meilleurs ».

C'est ainsi que la mort de tous les pages chrétiens fut décidée.

Les pères des pages s'étendirent de tout leur long devant Mwanga roulant leur visage dans la poussière, en remerciant le Roi de ne pas leur imputer le crime de leurs enfants.

Charles Lwanga reçut aussitôt l'ordre de rassembler ses pages. Ce fut assez long car leurs fonctions les dispersaient aux services de toute la famille royale. Mwanga les attendait dans la case réservée à l'administration de la justice. Dans la cour qui y conduisait, une centaine de bourreaux, armés de cordes, étaient déjà réunis. A mesure qu'entraient les pages, Mwanga les insultait. Enfin Charles Lwanga put les présenter tous.

— Que ceux d'entre vous qui ne prient pas restent ici près de moi, dit Mwanga; que ceux qui prient se rangent là-bas, dans la cour, entre la palissade.

— Il est donc vrai que vous êtes chrétiens? leur cria Mwanga.

— Oui, maître.

— Et vous voulez le rester?

— Oui, maître.

— Eh! bien allez manger votre vache chez votre Père Céleste?

Les bourreaux se jetèrent sur eux et leur notèrent des cordes autour des poignets et du cou.

Or Monkajjanga, le chef de ces bourreaux, avait un de ses fils parmi ces adolescents, Mbaga, que Charles Lwanga avait baptisé la nuit précédente. Il s'approcha de lui :

— Dis que tu ne pries plus et tu seras libre.

— Je ne puis pas, père, car je prie et je prierai toujours.

— Sauve-toi alors; va te cacher à la maison!

— Non, je veux mourir avec mes frères.

Monkajjanga s'éloigna; bientôt il renvoya de sa part son aide Sebatta qui insista à son tour. Mais l'enfant : « Va-t'en, je ne te connais pas, tu n'es pas mon père » et se tournant vers ses compagnons de liens, le Polyeucte noir s'écria : « Partons, que faisons-nous ici ? »

Le cortège s'ébranla dans un grand silence, le regard calme et transfiguré, privant le Roi des gémissements rituels que devaient faire entendre les victimes.

Dans la cour voisine, le P. Lourdel se tenait anxieux. Il avait appris, le soir précédent la menace qui planait sur les pages et, dès l'aube il s'était acheminé vers le palais pour demander à Mwanga la grâce des condamnés. Mais la résidence du Roi n'était plus Roubaga mais Mengo, située à trois heures de marche de la mission. Quand il arriva, le conseil avait eu lieu, l'ordre avait été donné, et les pages entraient dans la case royale où, au milieu des huées des païens et des musulmans retentissaient les hurlements de Mwanga; et il était impossible d'arriver jusqu'au Souverain. Comme Marie vit passer son Fils chargé de sa croix, il vit les enfants défilé, liés ensemble, si serrés que les plus jeunes ne pouvaient marcher qu'à petits pas en se heurtant les uns contre les autres. Le petit Kizzito riait de trébucher ainsi, le visage aussi épanoui que s'il eut joué avec ses camarades.

### IV

Monkajjanga avait décidé que le bûcher où les pages chrétiens devaient monter serait allumé à Namougongo, à soixante kilomètres de marche. L'horaire du départ fut fixé à 2 heures de l'après-midi, après le repas des bourreaux.

Auparavant, on alla chercher deux autres pages qui n'avaient pu paraître devant le Roi parce que Mwanga les avait jetés en prison. L'un, Pontien Ngondwé s'était mal acquitté d'un message, l'autre, Mukasa Kiriawanou s'était disputé avec un de ses collègues Gwawita, également chrétien.

Mukasa n'était que catéchumène, mais Pontien était néophyte. Il arriva le premier. Monkajjanga lui demanda par deux fois s'il était chrétien et comme Pontien le lui confirmait, la lance de Monkajjanga transperça son corps de part en part. Pontien avait été baptisé dans la nuit du 17 novembre 1885. Décapité, sa tête resta tout le jour sur la route.

Le cortège s'ébranla à peine que d'une bananeraie deux bourreaux sortaient, menant un jeune homme la corde au cou. C'était Mukasa, le catéchumène.

— C'est toi? Mukasa, lui dit Monkajjanga, tu vas rejoindre ceux-ci puisque tu pries comme eux.

— Merci, s'écria Mukasa, c'était tout ce que je désirais! Et allant au-devant des condamnés : « Ah! je craignais bien qu'on m'oubliât dans ma prison et que vous partissiez sans moi ! »

— Je suis content de te voir! Mukasa, dit alors une voix dans le cortège, et de mourir avec toi!

C'était Gwawita, le camarade avec lequel il s'était disputé, qui s'avancé vers lui.

— Moi aussi, Gwawita, je suis content de mourir avec toi, répondit Mukasa.

Vers 6 heures du soir les condamnés arrivèrent à la colline de Kampala, située à mi-chemin de Namougongo; ils s'arrêtèrent pour l'étape. Les bourreaux fixèrent leurs pieds et leurs poignets dans de lourdes pièces de bois et serrèrent leurs cous entre les branches d'une fourche. Or c'était une coutume des bourreaux d'immoler quelques prisonniers le long de la route. L'un d'eux, Athanase Badzekouketta, dit aux bourreaux : « Nous sommes la viande de boucherie du Roi; notre Maître a faim et soif de notre chair et de notre sang. Pourquoi le faire attendre et nous obliger à joncher de nos cadavres le chemin de Mamougongo? Tuez-moi ici ».

A Kampala s'élevait un autel consacré aux lubales, divinités des Bagouda. Athanase fut immolé à l'endroit même où Joseph Mukasa, six mois auparavant, avait eu la tête tranchée. Les bourreaux le percèrent de leurs lances, et coupèrent en morceaux cette chair dont Mwanga avait eu faim. Puis comme la nuit venait, ils se partagèrent la surveillance des prisonniers et dormirent à côté d'eux sous les surteuses de roseau tressé.

Le lendemain samedi 27 mai, c'était la veille de l'Ascension. Au matin, les bourreaux délivrèrent les prisonniers de leurs entra-



ves. L'un d'eux Gonzague Gonza, avait les pieds en sang; les chevilles n'étaient qu'une plaie. Quand le cortège eut repris sa marche Gonzague se traîna avec peine et au prix d'atroces souffrances. En face du village de Loubowa, il s'affaissa et montrant aux bourreaux qu'il ne pouvait plus avancer, il tendit le cou vers eux : ceux-ci desserrèrent la corde qui liait son cou et lui tranchèrent la tête.

Namougongo était le fief de Moukajjanga. C'était un très grand village qui étalait ses cases et ses palissades sur tout le versant septentrional de la colline; le supplice des victimes devait avoir lieu un peu en contre-bas.

Les pages arrivèrent dans la soirée et furent partagés, comme à la première étape, entre les bourreaux. Mbâga, seul, sur l'ordre de son père Moukajjanga, fut délivré de ses liens et emmené par un membre de sa famille.

« Pauvre Mbâga, dit Charles, prions pour lui, afin qu'il persévère! » Chacun fut conduit dans une hutte et retrouva le supplice de la cangue et du carcan.

A quelques centaines de mètres, des corvées commençaient d'apporter des fagots et le bois nécessaire pour élever le bûcher tandis que d'autres bourreaux coupaient des roseaux et en tressaient des claies.

C'est en arrivant à Namougongo que les pages condamnés apprirent la mort d'Athanase et celle de Gonzague; ils apprirent aussi celle d'André Kagwa qu'ils n'avaient pas revu depuis le jugement du Roi.

André Kagwa était, nous l'avons dit, le compagnon de chasse et l'ami de Mwanga. Dans la nuit fatale de l'avant-veille, il avait communiqué à la mission; puis de grand matin il était allé à la Cour reprendre ses fonctions. Mwanga qui l'aimait toujours, avait feint d'oublier sa présence, mais le Katikiro qui haïssait André d'avoir découvert à Mwanga le complot qui s'était tramé contre sa personne, se chargea de rafraîchir la mémoire royale : « Tu immoles le sang le plus pur des Baganda, lui dit-il, et tu épargnes ce vil Mounyoro! Tu veux étouffer la rébellion qui t'enserme et tu gardes la tête même qui inspire la révolte à tes sujets. Livre-moi ce Kagwa car ce sera justice ».

Mwanga abandonna son ami. Un dignitaire de la Cour et deux bourreaux vinrent l'arrêter et le conduisirent, les poings liés, devant son ennemi qui joua la surprise.

— Est-ce donc toi le seigneur des Bagowa?

— Ne me reconnais-tu pas? répliqua Kagwa; ne me vois-tu pas chaque jour à la Cour? Et quand j'ai reçu ma charge ne suis-je pas venu ici t'en remercier à genoux?

— Il paraît que tu enseignes ta religion à mes enfants?

— Oui.

— Pourquoi ta maison est-elle un rendez-vous de prières et pourquoi apprends-tu à tout l'Ouganda à prier?

— Si je prie et enseigne cela ne regarde que moi.

— Tuez-le tout de suite commanda le Katikiro, car je jure de ne pas prendre mon repas avant d'avoir vu de mes yeux son bras arraché.

Les bourreaux emmenèrent derrière une palissade de roseaux, mais ils hésitaient à le tuer, car ils craignaient que le Roi ne se repentît, tout à coup, de leur avoir livré son ami d'enfance. Mais d'un autre côté le Katikiro, s'ils tardaient à lui obéir, pouvait les punir sévèrement.

André Kagwa vint au secours de leur perplexité : « Votre maître a faim, leur dit-il; il vous l'a déclaré de sa bouche; ne le faites pas attendre et portez-lui ce mets sans lequel il ne saurait avoir d'appétit! »

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées qu'un bourreau apportait devant le Katikiro le bras sanglant d'André suspendu à son épaule par une fibre de bananier.

Alors le Katikiro put commencer son repas.

## V

Pendant que le bûcher des pages se prépare sur la colline de Namougongo, quittons un instant Charles Lwanga et ses compagnons et allons dans la province de Singo, près de Mythiana. Un chrétien y habite. Il s'appelle Matthias Kalemba dit Mouroumba. Son père était un païen dont l'âme était juste : « Mon enfant, lui avait-il dit, au moment de mourir, tu verras des choses que je n'ai pas vues. Des étrangers viendront et enseigneront à ce pays une religion nouvelle. Tu leur feras bon visage et tu écouteras leurs paroles ».

Quand les Arabes de la côte arrivèrent dans l'Ouganda, Mouroumba crut reconnaître en eux les étrangers annoncés par son père et il embrassa l'Islamisme, mais il n'y trouvait point la certitude qu'il cherchait.

Les ministres protestants se montrèrent ensuite; l'Évangile le conquit et il se disposait à recevoir le baptême anglican lorsqu'apparurent les hommes blancs dont les sorciers avaient prophétisé, avec désespoir, la venue comme la fin de leur règne.

L'ingénieur protestant Mackay lui ayant affirmé qu'ils adoraient la Vierge, il ne les rechercha point. Mais un jour qu'il était allé chez eux à l'occasion d'une case à construire, il les regarda prier et s'étonna que des hommes aussi bons pussent être des idolâtres. Il s'informa auprès des catéchumènes si la doctrine enseignée par les Pères était aussi absurde que le disait Mackay, et sur leur réponse, s'en vint écouter les leçons de catéchisme que donnait le P. Livinhac; il y reconnut la vérité dont il avait soif et s'y dévoua tout entier. On abrégua d'une année son catéchuménat et il fut baptisé sous le nom de Mathias, le 26 mai 1882, le jour de la Pentecôte. Il avait quarante-cinq ans.

Cet homme violent et fier qui fonçait sur un buffle et d'un coup de bâton entre les deux yeux forçait la bête à lui laisser le chemin libre, qui prenait à la course un jeune éléphant, devint après son baptême le plus doux et le plus humble des hommes. En lui revivait cette droiture des forts qui se donnent et ne se reprennent jamais et dont son ancêtre, le Chananéen Christophe, figure à jamais le charme puissant.

Par esprit d'humilité, il piochait lui-même son champ de patates et cultivait sa bananeraie alors que dans l'Ouganda ce travail, jugé indigne d'un guerrier, était laissé aux femmes.

Un Grand ne saurait aller que le bâton à la main, d'un air affairé, accompagné d'un esclave qui porte une calebasse de *mwengé*, vin de banane fermenté, où le maître aspire de temps en temps une gorgée à l'aide d'un long tuyau recourbé; mais Mathias Mouroumba ne buvait pas de *mwengé* et quand il voyageait portait lui-même son bagage au lieu de le confier à ses serviteurs. Aux railleurs, il répondait : « Ne suis-je pas un esclave, l'esclave de Jésus-Christ? »

Il assistait et remplaçait son chef de province Moukwenda dans ses fonctions de juge. Celui-ci lui réservait les cas difficiles, car Mathias avait l'art de réconcilier les partis et ne se fâchait jamais.

En 1886, les néophytes étaient peu nombreux au Singo, mais on comptait parmi eux, outre Mathias, ses amis Luc Banabakintou, baptisé le même jour que lui, et le potier Noé Nawaggali, baptisé en novembre 1885. Quant aux catéchumènes ils étaient plus de deux cents. Mathias était l'âme de cette communauté, son catéchiste et son protecteur. Deux fois par mois, il envoyait à la mission de Sainte-Marie de Roubaga, distante de quatre-vingts kilomètres, un néophyte ou un catéchumène qui allait écouter et retenir dans sa mémoire fidèle de noir ce que le missionnaire avait enseigné au prône et à l'homélie du dimanche; et lui rapportait ce qu'il avait entendu. Mathias en nourrissait ses instructions de la quinzaine. Quand coururent les bruits de persécution, il résolut de s'endurcir à la souffrance.

Un jour, il vit s'avancer sur sa route une des femmes du Roi entourée de son escorte; l'usage exigeait une fuite prompte : ce que ne manqua pas de faire le catéchumène qui l'accompagnait et qui disparut dans la brousse; lui se contenta de se ranger au bord du chemin. Une grêle de coup de pieds, de poings et de bâtons s'abattit sur lui; il les supporta sans se plaindre et reprit son chemin.

Quand le catéchumène l'eut rejoint :

— Pourquoi tout à l'heure t'es-tu sauvé dans la jungle? lui demanda Mathias.

— Mais pour ne pas être rudoyé par les serviteurs du Roi?

— Mon enfant, si tu crains ainsi les coups de bâton, comment supporteras-tu les souffrances bien autrement terribles qui nous sont réservées? Et le feu du Purgatoire, qu'en diras-tu?

Dans le courant du mois de mai, son chef Moukwenda fut mandé d'urgence par le Roi à Mengo, sa résidence actuelle; Mathias l'accompagna avec son ami Luc; ils arrivèrent à Mengo le 26, le jour même où Mwanga avait condamné à mort tous ceux qui priaient dans son royaume. Un chef païen Mbougano fut chargé de purger Mityana de tous les chrétiens. Mbougano, sachant que le chef du village était à Mengo s'y rendit le jour même et apprenant la présence de Mathias et de Luc, s'empara d'eux aussitôt. Leurs pieds et leurs mains furent chevillés dans des pièces de bois, leur cou serré dans une fourche. Pendant la nuit, leur maître



Moukwenda qui les aimait, leur envoya des vivres par son esclave Bwagou. « Les deux prisonniers paraissaient ne pas souffrir, racontera plus tard ce païen bienfaisant; ils causaient gaiement, plaisaient sur leurs instruments de torture. Comme ils ne pouvaient remuer la tête ni les bras, ils me prièrent de leur donner à manger. J'y consentis, les nourrissant comme une mère nourrit son enfant qu'elle vient de sevrer. Je roulais entre mes doigts des bananes cuites et j'en faisais des boulettes que j'introduisais dans leur bouche. Eux riaient de leur posture incommode et ils me remerciaient affectueusement. »

Le lendemain matin Mbougano vint les prendre pour les mener chez le Kattikiro qui venait d'arriver dans sa résidence de Mengo.

— C'est donc toi, Mouloumba, qui t'es mis à prier à ton âge?

— Oui, c'est moi.

— Pourquoi pries-tu?

— Parce que je veux prier.

— Tu as renvoyé tes femmes et ne rougis pas de faire toi-même ta cuisine?

— Ceci me regarde. Est-ce pour ma maigreur où ma religion que tu m'interroges?

— Tu me railles, insolent! Tu vas tout de suite aller rejoindre tes pareils et tu subiras le même sort!

Puis, se tournant vers Luc, il lui demanda par deux fois s'il priaït lui aussi; par deux fois, Luc le lui confirma.

— Qu'on le tue aussi avec les autres!

Moukajjanga n'avait pas de temps à perdre car Charles Lwanga et ses compagnons avaient déjà quitté du matin Kampala. Il partit aussitôt emmenant les deux nouveaux condamnés, mais à peine arrivé à Kampala, Mathias s'assit et dit aux bourreaux: « J'appartiens à Moukwenda et le Roi ne me connaît pas; je ne puis compter sur sa grâce, il est donc inutile d'aller plus loin; tuez-moi donc ici ».

— Il ne veut plus avancer? ricana Moukajjanga. Eh bien, coupez-lui les jambes et les bras!

Mathias dit à Luc:

— Au revoir, nous nous reverrons au ciel.

— Oui à bientôt, chez le bon Dieu, répondit Luc qui poursuivait sa route.

Alors les bourreaux s'emparèrent de Mathias; ils lui coupèrent les bras d'abord aux poignets puis aux coudes; ensuite les jambes furent rompues à la hauteur des genoux. Les hachettes fendaient les chairs et brisaient les os, et Mathias gémissait à mi-voix: « Mon Dieu! Mon Dieu! »

Cette douceur exaspéra les bourreaux; ils taillèrent tout le long de sa poitrine et de son dos de longues lanières de chair qu'ils brûlèrent sous ses yeux. Pour que l'hémorragie n'abrégeât point son supplice, ils surent boucher et lier, avec art, les veines et les artères.

Trois jours plus tard, un Mouganda qui passait l'entendit qui implorait, brûlé par la soif comme le Christ sur sa croix: « De l'eau! de l'eau! »; il s'approcha, mais à la vue de l'horrible amas de chair sanglante, il s'enfuit épouvanté, tremblant, s'il touchait à ces restes sans nom, de subir le même sort, car telle est la croyance en Ouganda.

Cependant Mbougano et sa troupe partis de Mengo le 28, arrivaient à Mityana à l'aurore; ils envahissaient la case de Mathias, enlevaient sa femme et son enfant; ils se préparaient à entrer dans la hutte de Luc Banabakintou, lorsque Noé le potier, qui s'y trouvait, sortit, attiré par le bruit. La lance de Mbougano le cloua sur le seuil. Son corps fut d'abord attaché à un arbre où des chiens mangèrent ses entrailles; puis il fut traîné dans la brousse où les hyènes dévorèrent ce que les chiens avaient laissé.

## VI

Tandis que les corvées charriaient les pièces de bois et les fagots pour l'énorme bûcher, tressaient les claies qui devaient envelopper les condamnés, Charles Lwanga et ses compagnons se préparaient au martyre.

Chaque matin, ils s'appelaient pour se saluer en répétant: « Prenons courage, le moment de mourir pour Jésus-Christ approche ». « Nos amis ont été tués et sont arrivés près de Jésus-Christ, disaient-ils encore, songent au sang déjà répandu d'Athanase, de Gonzague et d'André Kagwa, demeurons fermes comme eux et nous arriverons aussi. »

Ils ne cessaient de répéter les prières qu'ils avaient apprises, celles du matin et celles du soir, celles d'avant et d'après les repas;

ils récitaient aussi leur chapelet. Les païens se moquaient d'eux, mais ils leur disaient: « Quand vous aurez connu comme nous ce que c'est que la foi, vous aussi vous croirez comme nous ».

Le soir du septième jour, le bûcher était prêt et les claies n'attendaient plus que le corps des condamnés. C'était le 2 juin, vigile de l'Ascension. Alors le tambour de guerre bourdonna; bientôt les tambourins répondirent des alentours; des clameurs s'élevèrent et les bourreaux accoururent en hurlant aux ordres de leur chef. Un grand feu fut allumé, et durant toute la nuit on dansa et but du vin de bananes à la lueur des flammes.

Le lendemain au matin, les bourreaux se retrouvaient vociférant et gesticulant autour de la case de Moukajjanga. Ils étaient une centaine; ils avaient enduit leur visage d'argile rouge, zébré de suie; des plumes multicolores se hérissaient sur leurs têtes; ils avaient entouré leurs reins de peaux de léopards; des grelots sonnaient à leurs pieds et à leur cou; ils dansaient en cercle en se dandinant tandis qu'au son du tambourin une voix enrouée et nasillarde improvisait un chant de mort auquel le chœur répondait en refrain:

« Les femmes qui ont enfanté vont pleurer;  
Où elles vont pleurer. »

Puis les chants et les trépignements cessèrent. La corde au cou, les mains liées derrière le dos, les condamnés s'avancèrent. Pâles, exténués par la souffrance, mais calmes, les yeux rayonnants, heureux de se revoir tous, après une semaine de séparation. Ils se regardaient et riaient comme des enfants. Tout à coup une clameur de triomphe s'éleva parmi eux: Mbaga, le fils de Moukajjanga accourait vers eux: « Tu as vaincu le démon! lui crièrent-ils, Jésus-Christ est content de toi! »

Un des bourreaux à ce spectacle dit à ses camarades: « Vous entendez ces fous! On dirait vraiment qu'ils vont à la noce manger la foie de leur chèvre chez leur beau-père! Ils vont voir le festin qu'on leur prépare! »

On les dépouilla de leur habit de cotonnade blanche et on leur jeta un pan de *loubougo*, espèce d'étoffe d'écorce de ficus. Le tambour retentit pour le départ. Les pages descendirent la pente qui menait au vallon où se dressait le bûcher. Debout près d'un acacia se tenait Senkolé, le lieutenant de Mukajjanga devant lequel ils devaient tous défilier; il portait à la main la baguette tressée qu'on allumait à l'avènement du Roi et qu'on ne détruisait qu'à sa mort. Selon le rite, c'était lui qui était chargé d'en frapper la tête des condamnés avant leur exécution: ainsi le *muzzimi* de la victime bien enfoncé dans son corps ne pourrait plus, après la mort, venir tourmenter le Roi.

Senkolé laissa passer trois pages sans les frapper: Denys Kamyouka, Siméon Sebouté, Charles Wérabé. Mais quand il eut touché Charles Lwanga, il le prit par l'épaule et le garda près de lui: « C'est toi et pas un autre que je me suis réservé », dit-il.

Charles fit ses adieux à ses compagnons.

— Mes amis, au revoir. Dans une heure, nous nous retrouverons au ciel.

Ils lui répondirent tandis qu'ils passaient:

— Oui, à bientôt, chez le Bon Dieu.

On leur enleva leurs tuniques de *loubougo* que l'on suspendit aux branches de l'acacia.

Le bûcher s'élevait à quarante pas.

— C'est ici s'écria l'un des pages en le voyant, c'est ici que nous verrons le Bon Dieu!

— Oui, c'est ici que nous verrons Jésus-Christ, répondirent en chœur ses compagnons.

Bruno jeta un adieu plein de pitié aux trois pages que Senkolé avait mis à part: « Hélas! mes amis, dit-il, le Roi vous fait grâce et va vous tourmenter jusqu'à ce que vous abandonniez notre foi; si vous nous aviez accompagné jusqu'au bûcher vous entreriez aujourd'hui avec nous au Paradis ».

Mbaga dit à son ami Denys Kamyouka: « Adieu Denys, moi je m'en vais au Ciel ». Denys ne répondit rien car, témoignera ce chrétien au procès de béatification, « les sanglots gonflaient ma gorge et j'étais tout triste parce qu'on me refusait de mourir ».

Les bourreaux offrirent aux victimes quelques gorgées de vin de bananes; puis déroulant les claies de roseau ils les y étendirent, momies vivantes, liées de cordes et les ayant enveloppés dans ce suaire, ils les portèrent au bûcher, où ils les rangèrent côte à côte.

Les trois pages épargnés regardaient avec tristesse leurs frères; ils furent mis, eux aussi, dans des claies de roseau, mais déposés à quelques pas du bûcher. Les bourreaux leur firent croire qu'ils



seraient brûlés à leur tour, quand leurs compagnons auraient été consumés.

Moukajjanga avait espéré que son fils renoncerait au dernier moment; quand il le vit enroulé dans son linceul de roseau, il ordonna qu'on l'en retirât et qu'on l'amenât près de lui. On vit Mbaga délivré de ses liens s'agenouiller devant son père. Moukajjanga lui parlait à voix basse. Que lui disait-il? On entendit l'enfant lui répondre: « Le Roi a ordonné de me tuer, tue-moi; je veux mourir pour Jésus-Christ ». Moukajjanga fit un geste désespéré, puis donna un ordre à son assistant qui conduisit Mbaga à l'écart, à une distance de dix mètres; là un bourreau lui asséna un coup de massue à la nuque. Mbaga s'éroula et son corps fut porté sur le bûcher près de ses compagnons.

Alors le feu commença de ramper en pétillant et en sifflant, léchant rapidement les claies de roseaux. Les fumées sombres et ténues ondulaient, éparse, comme des voiles de crêpes agitées dans l'air chaud. Le couteau à la main, les bourreaux tournaient autour du brasier, en entonnant leur chant de mort: « Ce n'est pas nous qui vous tuons, psalmodiaient-ils, mais ce sont nos lubales qui vous punissent: *Nendé, Moukasa, Kibouka* que vous avez méprisés ».

Bientôt l'on ne vit plus qu'un immense holocauste, une colonne rouge et noire qui montait vers le ciel. Buisson ardent où la Face de l'Amour rédempteur rayonnait sur la face ténébreuse de Cham. Les totems des tribus Baganda, sanctifiés par le sang des jeunes martyrs, tourbillonnaient dans les volutes des flammes, et s'élevaient vers Dieu, comme ces bêtes qui apparaissent à saint Pierre, amoncelées sur la grande nappe, qui descendait du firmament tandis que la voix de l'Ange lui criait: « Tue et mange ». Ils passaient, comme dans un songe, domptés et fidèles à leurs profonds symboles. Le léopard arquait ses reins pour bondir sans peur sur sa proie; l'éléphant s'avancait, calme et puissant comme une colline en marche que rien ne peut renverser; l'igname enroulait sa vrille docile autour d'un bananier de pourpre; la silure glissait dans une onde embrasée, faisant étinceler l'anagramme du Christ sauveur du monde; le mouton se pressait en troupeau vers le Pasteur des bergeries éternelles et le rat lui-même rongait tous les antiques liens de servitude qui garrotaient les fils de Chanaan.

Parfois l'ardeur du brasier était si forte que les bourreaux étaient obligés de s'écartier; mais dès qu'elle s'apaisait ils se rapprochaient et avec de longues perches rassemblaient les tronçons de membres à demi-calcinés et jetaient dessus de nouvelles brassées de bois. Bientôt les ossements ne furent plus qu'un tas de cendres.

Les trois pages épargnés furent alors retirés de leurs claies et ramenés à Mouyounyou. En passant, ils aperçurent au bord du chemin les débris fumants de Charles Lwanga. Senkolé l'avait brûlé à petit feu en commençant par les pieds; ils étaient déjà carbonisés que le haut du corps était encore intact. Aux railleries du bourreau, il s'était contenté de répondre: « Tu ignores ce dont tu parles. Ce feu est une eau fraîche pour mes pieds. Mais pour toi, crains que ce Dieu dont tu te moques ne te réserve pour le feu de sa colère qui, lui, ne s'éteindra jamais ».

## VII

Si les missionnaires n'avaient conseillé la prudence à leurs néophytes, tout le reste de la chrétienté eût péri car Mwanga n'était pas rassasié de sang et le Muganda est d'une race fière qui ne craint pas la mort.

Parmi les survivants, il y avait un homme d'une trentaine d'années Jean-Marie Mouzeyi. Kabega, chef de Segoukou, l'avait enlevé à l'âge de douze ans comme il gardait ses chèvres et l'avait vendu comme esclave; de main en main, Mouzeyi, pour quelques mètres de cotonnades, était devenu la propriété d'un familier du roi Mtéca. Affranchi par Joseph Moukasa, il était entré dans le collège des pages; il y était resté jusqu'à la mort du Roi, puis était passé au service de l'armurier Mathieu Kisoulé. Joseph Moukasa l'avait pris en amitié à cause de sa douceur pensive et de sa vive intelligence. En deux journées, il avait appris son catéchisme et il avait été baptisé en novembre 1885. A cause de sa sagesse, on l'appelait Mouzeyi le vieux.

Quand les chrétiens furent traqués, Jean-Marie Mouzeyi ne put se résigner à vivre loin de la mission. Accompagné de trois de ses amis, il ne quitta guère les environs mais changeait fréquemment de gîte pour dépister les espions, de Mwanga. Le Roi finit par connaître leur présence. Il dépêcha le trésorier royal Koulougi à Jean-

Marie Mouzeyi pour lui annoncer que les pages de Mtéca seraient toujours bienvenus à la Cour; ils recevraient des bananeraies et des gouvernements de province. Malgré les objections de ses amis qui flairaient un piège, Mouzeyi résolut de se rendre à la Cour. Cette existence traquée ne pouvait durer: « Si le Roi me tue, pensait-il, il ne peut m'arriver rien de meilleur, car je mourrai pour ma religion ». Il vint au Palais, vit le Roi qui lui parla avec bienveillance et l'adressa au Katikiro; celui-ci le reçut aussi aimablement et l'invita à venir avec ses trois compagnons. Mouzeyi s'y rendit jusqu'à trois fois, mais toujours seul. La troisième fois il ne reparut plus. Le Katikiro l'avait fait jeter dans un étang bourbeux qui se trouvait près de sa résidence.

Ainsi mourut le vingt-deuxième et dernier martyr de l'Ouganda.

## VIII

Comme il arrive toujours selon une loi inflexible, les persécuteurs eurent tous une fin tragique ou lamentable.

Le roi Mwanga, deux fois chassé de son royaume, ne fut réduit à mendier un asile chez les missionnaires; à la fin, il fut arrêté par les Anglais, traversa ses États, les bras chargés de chaînes et s'en alla mourir misérablement, dans l'exil, aux îles Séchelles, à trente-quatre ans, méprisé de tous.

Moukajjanga vit, comme Antiochus, son corps se couvrir de plaies purulentes; un feu atroce lui brûlait les entrailles et lui arrachait des cris de bêtes fauves; il agonisa dans l'horreur.

Senkolé, le bourreau de Charles Lwanga, comme il était dans une barque, tomba dans l'eau et fut dévoré par un crocodile.

Quant au Katikiro, il fut tué dans sa case pendant la révolte musulmane. Le tumulte qui suivit empêcha qu'on ensevelit son cadavre; les chiens le dévorèrent. Son frère Kanabi réunit ses restes, les enterra et construisit sur sa tombe une paillote mortuaire. Les musulmans la renversèrent, déterrèrent les ossements et les brûlèrent. Kanabi en recueillit les cendres, les enterra de nouveau et dressa une nouvelle paillote. La foudre l'anéantit. Il en éleva une autre qu'un incendie détruisit; il recommença encore, le feu la dévora encore; il s'obstina dans sa piété fraternelle et refit sa paillote. Une lépreuse chassée de partout, s'y réfugia et s'y brûla, confondant ses cendres avec celles du Katikiro.

Quant à l'Eglise de l'Ouganda, le sang de ses martyrs ne tarda pas à la féconder; dès l'année suivante, en 1887, de 200 néophytes la mission était passée à 542 et de 800 catéchumènes à 3.000. En juin 1929, selon les dernières statistiques publiées, la population catholique s'élevait à 313,726 âmes dont 252,330 baptisés et 61,396 catéchumènes; il y avait deux évêques (le Vicaire apostolique et son coadjuteur), 124 prêtres dont 88 Pères blancs et 36 indigènes, 32 postes de mission, 1,100 chapelles confiées à 1,487 catéchistes; 52 religieuses européennes, 184 sœurs indigènes; un petit séminaire de 118 élèves; un grand séminaire comprenant 60 étudiants, un collège de 980 écoles primaires fréquentées par plus de 25,000 enfants (1).

La cause des martyrs de l'Ouganda fut introduite à Rome le 14 août 1912; le 19 décembre 1917, Benoît XV signait la dispense de la règle qui exige un intervalle de cinquante ans entre la date de la mort d'un saint et celle de l'examen de sa cause; le 29 février 1918 en audience solennelle il approuvait le décret de béatification et le 6 juin, dans la basilique de Saint-Pierre, les vingt-deux martyrs noirs étaient élevés sur les autels.

ROBERT VALLERY-RADOT.

(1) Le vicariat compte 1 million de païens ou de musulmans et à peu près 200,000 hérétiques. Le Roi d'Ouganda est protestant, mais sa sœur, princesse très remarquable, est catholique.

## CATHOLIQUES BELGES

employez

les timbres d'ORVAL



# Les idées et les faits

## FRANCE

### Le général Weygand

*D'une étude que lui consacre M. Henry Bidou dans le dernier numéro de la Revue de Paris, nous détachons ce portrait :*

Il a l'air d'un capitaine de hussards : mince, nerveux, entraîné. Au commencement est l'action; mais la pensée, la réflexion, la discipline se lisent aussi sur ce visage. Le masque est d'une extrême finesse, mais précis; modelé sans violence, mais avec énergie. Les yeux sont surprenants de claire intelligence, d'attention, d'éloquence. La réflexion, loin d'abaisser les paupières, les ouvre. Ils sont, pour ainsi dire, en prise directe et ils ont ce je ne sais quoi d'étonné, qui est la marque des esprits vifs. Le sourcil haut et léger ne les couvre pas. Ils ont trop à voir pour s'enfoncer sous l'orbite. Ils regardent à découvert, loyalement. Ils savent parler et se taire. Si le visage est petit, le front est large, et souvent penché un peu en avant, sans qu'on sache bien si c'est pour méditer ou pour bourrer. Les deux peut-être. Il y a dans l'allure une façon naturelle et exquise, une bonne grâce discrète, très probablement une violence de fond assez passionnée, et l'effacement du soldat devant sa tâche. Cette abnégation est peut-être le trait qui explique et qui lie tous les autres. Le général Weygand a plus que personne accompli en silence de grandes missions. Il y a toujours été égal. Soit qu'il dût, comme chef d'état-major, mettre en action la pensée du chef, soit qu'il commandât lui-même; que la tâche à remplir fût militaire ou diplomatique; qu'il s'agit d'organisation ou d'enseignement, il s'en est acquitté avec le même bonheur. C'est qu'en vérité les qualités de son esprit sont variées et peuvent s'orienter en assemblages divers. Une intelligence vive et juste y est servie par une décision prompte, et qu'il doit être malaisé de fléchir. Sous la courtoisie, vous trouveriez très vite la volonté, et je ne crois pas que le général Weygand craigne la manière forte. Mais l'esprit garde sa souplesse jusque dans l'action. De données compliquées, il tire une image claire, et, loin de rechercher les solutions faciles, s'en va droit aux solutions efficaces. L'honneur le plus sévère et le plus délicat l'a mieux servi, dans des circonstances difficiles, que l'habileté elle-même. Cette droiture incorruptible est devenue le signe même du général Weygand. Jointe à une intelligence si vive et à un succès si constant, elle lui a fait la plus belle renommée que puisse souhaiter un soldat.

\* \* \*

Dans la vie du nouveau chef d'état-major général de l'armée, trois points intéressent l'histoire, et le premier est sa longue collaboration avec le maréchal Foch.

Jusqu'à la guerre de 1914, la vie du général Weygand a été celle d'un très brillant officier de cavalerie légère, classé le premier des lieutenants instructeurs à Saumur en 1895, y revenant en 1902 comme capitaine instructeur des exercices militaires, puis en 1910 comme chef d'escadron instructeur en chef. En 1913, il suivait à Paris le cours du Centre des hautes études militaires, l'école des maréchaux, comme on l'appelait, et c'est là, je crois, qu'il connut Foch. Au début de la guerre, il était lieutenant-colonel au 5<sup>e</sup> hussards à Nancy. Dès que la 9<sup>e</sup> armée fut constituée, Foch prit Weygand pour chef d'état-major, et ils ne se quittèrent plus.

Il y a deux types classiques de chef d'état-major. L'un est un outil dans la main de son chef. Celui-ci se charge de penser et de vouloir, celui-là d'exécuter. L'exemple classique est celui de Berthier et de Napoléon. Mais Berthier, laissé à lui-même, n'était pas heureux dans le choix de ses manœuvres, et il l'a bien montré en 1809. Au contraire, le général Weygand, quand il a agi seul, a agi en grand chef.

L'autre type de chef d'état-major est celui qui fournit non seulement les moyens de penser, mais la pensée et la résolution

elle-même. Tel est le rôle déjà légendaire de Ludendorff auprès de Hindenburg. Il est bien évident qu'il ne saurait s'agir ici de rien de pareil.

La collaboration de Weygand et de Foch est d'une autre sorte. Depuis l'heure matinale où le Maréchal gagnait son bureau, ils ne se quittaient guère. Ils avaient la même doctrine de guerre, les mêmes préoccupations, les mêmes idées. Le travail au quartier général, les visites aux armées, les longs parcours en automobile, les propos échangés, la réflexion silencieuse, tout leur faisait une inspiration commune. Il suffisait parfois d'un mot, d'un geste, pour qu'avant toute phrase, chacun reconnût qu'ils avaient en même temps la même pensée. Un effort continu tendait les volontés vers la victoire. Quelquefois, en entrant dans le bureau du Maréchal, on le trouvait immobile, le regard fixe, perdu dans sa rêverie, devant ces problèmes de vie et de mort où tenait le sort de vingt pays. Il demandait des études, des rapports. Il les critiquait avec sa vivacité ordinaire, jusqu'à ce qu'ils fussent devenus parfaitement clairs. Lui-même n'hésitait pas à exposer, et à faire passer à l'épreuve ses propres idées.

Il y avait entre ces deux hommes une affection profonde. Elle était chez le général Weygand un sentiment filial, où il y avait du dévouement, de l'admiration, de la fidélité. Le Maréchal avait des brusqueries terribles, qui n'étaient rien pour ceux qui le connaissaient bien. Que de fois le général Weygand, avec une finesse pleine de bonne grâce, a ramené la sérénité dans des cœurs ombrageux! Travailler même avec Foch ne devait pas être aisé. Il avait un goût de clarté et de précision qui ne souffrait aucune indécision dans les réponses. Et servir sous ses ordres, c'était apprendre à voir d'un coup le vrai des choses, et à le dire nettement. Le Maréchal, dont les manuscrits sont couverts d'abréviations, n'en avait pas moins dans ses propos. Le général Weygand excellait à traduire en clair ces raccourcis pittoresques, à compléter cette pensée puissamment indiquée, à changer l'éclair en lumière; le mémoire du 24 juillet, ce résumé anticipé de la victoire, a été composé par lui, sur les ordres de Foch. La journée finie, Weygand restait encore à travailler jusqu'à 1 heure ou 2 du matin, de ce travail proprement d'état-major, qui consiste à changer la pensée en actes.

Essayer de rien savoir de plus de leur travail commun, serait vain. Ce que je puis dire, c'est la ferveur émue avec laquelle le lieutenant parle de son chef, et sa vive indignation à la seule idée d'usurper si peu que ce soit sur la gloire du grand capitaine. « Ce serait abominable, me disait-il; et puis, vous entendez bien », ajoutait-il en regardant par-dessous son front, « ce ne serait pas vrai ».

## ALLEMAGNE

### L'Allemagne abdiquera-t-elle devant la Prusse?

*Le R. P. Pierre Delattre, S. J., a écrit dans le Correspondant, deux articles dont nous donnons ici la conclusion :*

La partie est-elle absolument perdue? Quelques optimistes persistent encore à croire que non. L'impopularité de la Prusse, pensent-ils, est trop grande pour que les pays, grands ou petits, ne multiplient pas les efforts pour se survivre. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'entre le Reich et la Prusse la lutte va devenir de plus en plus âpre et que, la crise économique s'aggravant, des incidents pourront survenir dont nul ne peut prévoir le caractère et la portée.

En attendant, trois thèses continueront de se heurter : la conception bismarckienne de l'Empire : fédération de pays soumis à l'hégémonie prussienne ; c'est la thèse des nationalistes ; l'Etat unique : rassemblement de toute la terre allemande sans distinction



de pays, de populations, de traditions historiques, sous une administration départementale dirigée par Berlin : ses partisans sont les socialistes et les démocrates. S'il était impossible d'y incorporer du premier coup l'Allemagne du Sud, ils accepteraient provisoirement le sacrifice, dans l'idée qu'une prussianisation de tous les pays du nord du Main et du Neckar n'en serait que plus aisée; enfin, l'Empire fédéral : dissolution de la Prusse et reconstitution de pays autonomes, égaux en droits et en populations, sous la haute tutelle d'un gouvernement central, mais non centralisateur, comme c'est le cas en Suisse et en Autriche. Les partisans des deux premières se donnent la main dans la même volonté de maintenir la Prusse, de la fortifier et de lui confier les destinées de l'Allemagne entière; la dernière a surtout contre elle, avec la Prusse, les tendances particularistes de certains pays, tels la Bavière et le Hanovre, se désintéressent d'une reconstitution absolument nouvelle de l'Empire sur les bases d'un sain fédéralisme et songent surtout à redevenir ce que les avaient faits leurs anciennes dynasties.

L'année 1930 verra-t-elle reprendre les négociations? nous les suivrons alors moins indifférents que jamais à leur orientation. Ainsi qu'en 1815 et 1866, c'est à la fois l'avenir du catholicisme et la sécurité de la France qui se joueront entre les cabinets : on ne saurait trop insister sur cet aspect du problème.

Longtemps, il fut de mode de reconnaître aux traités de Westphalie (1648) le mérite d'avoir fondé la paix de l'Europe sur un régime d'équilibre entre les puissances : thèse discutable, qui semble contredite par les faits, puisque la plus évidente conséquence de ces traités a été de placer la France à la tête de l'Europe et d'inaugurer un régime militariste qui n'a fait, depuis lors, que s'imposer toujours davantage. A ce régime, les traités de 1918 ont cru mettre fin en fondant la paix sur le désarmement, d'abord celui, en particulier, des puissances centrales, sur un dessein nouveau, ensuite, de l'Europe constituée au centre par des Etats multiples intéressés à se faire contrepois. Moins de dix ans après leur signature, ces traités se révèlent déjà inefficaces : l'Europe tout entière vit dans une atmosphère de défiance mutuelle; rien ne le prouve mieux que les armements de la France et son organisation en nation armée. Aucun remède n'existe-t-il au mal? Le problème de la sécurité de l'Europe n'est-il susceptible d'aucune solution? C'est ici que les fédéralistes de l'Europe centrale rejoignent le maréchal Foch dont nous avons cité l'opinion au début de cette étude.

« La paix de l'Europe, avancent-ils, repose sur une collaboration sincère des peuples allemand et français, mais cette collaboration ne pourra être confiante aussi longtemps que l'Allemagne vivra sous l'hégémonie prussienne. L'équilibre qu'il faut reconstruire n'est pas un équilibre européen, c'est un équilibre allemand; à la Prusse de l'est qui, par nature et tradition, ne connaît que la force, parce qu'elle représente seulement un Etat fondé sur des annexions contraires aux vœux des populations, il faut opposer dans le Reich un front allemand, formé d'Etats populaires assez forts pour brider l'appétit prussien de domination et l'empêcher d'entraîner l'Empire dans des aventures dont ils seraient les premières victimes. Aussi longtemps que sur les deux rives du Rhin, ou à l'autre extrémité de l'Empire, en Silésie, l'école, l'éducation de la jeunesse, l'administration, la police se trouveront sous la direction exclusive de Berlin et qu'elles en recevront tous leurs cadres, il n'y aura pour la France ou la Pologne aucune sécurité. La seule méthode efficace pour développer et cultiver la volonté de paix aux frontières, c'est de s'en remettre aux populations intéressées. Les pays rhénans, si prussianisés qu'ils paraissent par un siècle d'occupation, ont gardé leur vieille culture européenne et occidentale; la volonté, naturelle aux populations catholiques, de vivre en paix avec tous leurs voisins y puise encore de profondes racines. Qu'on les organise seulement en pays autonomes dans les cadres d'un Reich où elles seront en mesure de faire respecter cette volonté, et cette culture comme cette volonté reflouriront aussitôt puissamment. La France ne peut pas rêver de garantie de paix plus solide et plus féconde qu'un Reich fédéral où, la Prusse étant ramenée à ses provinces naturelles, un front bien allemand, Cologne, Munich, Vienne, l'empêchera à jamais de nuire. »

Ainsi parlent les fédéralistes. Au milieu du fracas des luttes de presse et de l'agitation des conférences, leur voix mérite d'être entendue, leurs projets d'arrêter l'attention. Il n'est pas exact, comme on le soutient même sur le Rhin, que la Prusse d'aujourd'hui

ne soit plus celle d'avant-guerre, et qu'elle ne représente pas un Etat. Des modifications, certes, y ont été apportées par la révolution et le régime centro-socialiste : on ne saurait soutenir qu'elles se soient faites dans le sens d'une vraie « démocratisation »; seuls, l'étatisme et la bureaucratie y ont gagné, c'est-à-dire ce qu'il avait déjà de plus dangereux dans l'ancienne monarchie. Le chef de la fraction du Centre, le Dr Brünnig, le constate lui-même, lorsqu'il définit la Prusse : « une forte administration, solidement construite ».

Des événements que nous venons de raconter, une leçon se dégage, et la voici : la révolution de 1918 n'a fait, en Allemagne, qu'écarter les derniers obstacles qui s'opposaient encore à l'achèvement d'une grande Prusse. Privés de leurs princes, tous les autres Etats sont tombés sous l'influence du plus grand et du plus riche d'entre eux, la Prusse : l'œuvre de Bismarck s'achève dans la paix, mais elle s'achève. A l'extérieur, — s'il est permis d'employer cette expression en considérant ce « pays » en lui-même, — l'unité territoriale de la Prusse se parfait par l'absorption d'enclaves étrangères, demain peut-être par l'agrégation des « pays » au nord du Main et du Neckar; à l'intérieur, elle se fortifie plus encore par un ensemble de réformes dont le caractère est nettement centralisateur. Si le lecteur veut bien se reporter par la pensée à un siècle en arrière, méditer l'exemple donné par la France, impuissante en 1789 sous Louis XVI, maîtresse de l'Europe, vingt ans plus tard, sous Napoléon, parce que tout avait disparu de ce qui empêchait Paris d'imposer au pays sa volonté, il appréciera mieux ce que Berlin sera en mesure d'entreprendre dans cette Allemagne nouvelle, le jour qu'il s'y rencontrera un homme.

Les plus Belles Récoltes  
- s'obtiennent par le -  
**Sulfate d'Ammoniaque**  
le meilleur Engrais Azoté.



Sulfate d'Ammoniaque  
Ordinaire



Sulfate d'Ammoniaque  
Riche-Neutre

**Le Comptoir Belge des Engrais Azotés**

8, RUE DE SUISSE, A BRUXELLES

groupe les principaux producteurs de sulfate d'ammoniaque de Belgique, dont il vend la production pour la consommation intérieure ou l'exportation.



**F. LIMPENS & C<sup>IE</sup>**

INGÉNIEURS CIVILS

71, rue Bara, BRUXELLES Téléphone: 236,15  
24, Longue rue du Vanneau, ANVERS Tél. 117,89

Chauffage Belge

**B.L.**

CHAUFFAGE

CENTRAL

571

**MANUFACTURE de CHAUSSURES****J. Hainaut-Marmignon**

44-46, Rue Pépin, NAMUR

Téléphone 56

Compte Chèques Post. 75475

ARTICLES POUR HOMMES-CHAUSSURES COLONIALES

*Spécialités de Chasse cousues et clouées, bois*

ARTICLES DE TRAITE

**EXPORTATION VERS TOUS PAYS**

Pour le Centenaire de notre Indépendance

**Histoire de la Belgique Contemporaine**Vient de paraître chez A. Dewit, 53, rue Royale, à Bruxelles, le tome II de l'*Histoire de la Belgique contemporaine*.**TOME I (406 pages, deux cartes hors texte).***Formation du Royaume de Belgique*, par le vicomte Ch. TERLINDEN, professeur à l'Université de Louvain.*La Belgique et les Puissances européennes*, par A. DE RIDDER, directeur général au ministère des Affaires étrangères.*Histoire économique de la Belgique*, par F. BAUDHUI, professeur à l'Université de Louvain.*Nos Institutions représentatives*, par G. EBCKHOUT, professeur à l'Université de Gand.**TOME II (600 pages, dix croquis).***Histoire politique interne, formation et évolution des partis*, par Ch. TERLINDEN, professeur à l'Université de Louvain.*Histoire sociale, les faits, les idées, la législation*, par M. DEFOURNY, professeur à l'Université de Louvain.*Les institutions militaires belges*, par le major b. e.-m. baron VERHAEGEN.*Histoire de l'église catholique en Belgique*, par le P. E. DE MOREAU, professeur d'histoire au Collège théologique de Louvain.Le **TOME III**, à paraître prochainement exposera l'histoire de l'enseignement; le mouvement scientifique, littéraire, artistique, philosophique et historique; la création de notre empire colonial ainsi que l'œuvre de nos rois. Un aperçu sur les grands problèmes de l'heure présente sera la conclusion de cette œuvre destinée à faire connaître notre vie nationale de 1830 à 1930.**Israël**  
se laisserait  
damner pour une tranche  
de ce porc..

C'est sous le contrôle gouvernemental néerlandais, dont la sévérité est légendaire, que ZWAN fabrique ses délectables spécialités. C'est à Oss, dans ses abattoirs modèles, dont la réputation n'est plus à faire, que s'édifient en quelque sorte, ces savantes friandises qui sont le régal des plus capricieux gourmets

Pâté de jambon ZWAN

— Hure de porc ZWAN —

Fromage de viande ZWAN

Jambon - Lard - Saindoux

Plockworst - et metworst

Viande fumée - Pieds de porc

Demandez prix et conditions

**U.C.O. Zwan**

Avenue de France, 113

ANVERS

**ELECTRO MUTUELLE  
BELGE**ORGANISME COMMERCIAL DE L'UNION PROFESSIONNELLE  
DES INSTALLATEURS ÉLECTRICIENS BELGES

Tout le matériel électrique, en général

**PETIT APPAREILLAGE :**

Spécialités : Midgard, Mabé, etc. — Transformateurs pour balladeuses et anticongélateurs. — Minuteriers Schwenck.

Tout matériel de force motrice. — Appareillage de haute tension. Appareils de levage et de manutention.

LUSTREURIE : Type les plus divers et modèles anglais.

**RA ON D'APPAREILS MÉNAGERS :** Tous appareils de chauffage et frigorifiques. — Articles pour coiffeurs et appareils médicaux.

Département spécial de T. S. F.

Le trio radiophonique de E. M. B.

S. et S. — Klenk. — Lenzola.

**Tout à E. M. B.**

32-36, rue du Métal, Bruxelles

Même Maison : NAMUR, 19, RUE DU COLLÈGE

591